



HAL
open science

brésilien noir et crasseux

Jean-Christophe Goddard

► **To cite this version:**

| Jean-Christophe Goddard. brésilien noir et crasseux. n-1edições, 2017, Peter Pal Pelbart. <halshs-04270745>

HAL Id: halshs-04270745

<https://shs.hal.science/halshs-04270745v1>

Submitted on 7 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Brésilien noir
et crasseux

BRÉSILIEN NOIR ET CRASSEUX

© Jean-Christophe Goddard, 2017

© n-1 edições, 2017

Tout en adoptant les usages éditoriaux brésiliens et français, n-1 publications ne suit pas forcément les normes institutionnelles courantes dans la mesure où l'édition est un travail de création qui doit interagir avec la pluralité des langues et la singularité de chaque ouvrage publié.

COORDINATION ÉDITORIALE Peter Pál Pelbart

et Ricardo Muniz Fernandes

ASSISTANT D'ÉDITION Isabela Sanches

PROJET GRAPHIQUE Érico Peretta

TRADUCTION Takashi Wakamatsu

REVISÃO DA TRADUÇÃO Fernando Scheibe

PREPARAÇÃO Humberto Amaral

RÉVISION Roberta Vasconcelos

Esta tradução foi discutida e aprimorada no quadro da "Fabrique des traducteurs" do Collège International des traducteurs littéraires de Arles.

IMAGEM/CAPA: Guilherme Piso — 1648

IMAGEM/2ª CAPA: Albert Eckhout

Cette édition n'a été possible que grâce à l'appui de HELOÍSA ETELVINA FONSECA, MARIA LUISA BEER (MARILU), MARIA THEREZINHA BASSI NASCIMENTO E SHEILA MANN, AMNÉRIS MARONI, ANDREA CARVALHO, BRENDA GOTTLIEB, BRUNO CABRAL, CAROLINA DE NADAI, CLARISSE GRAUBART TZIRULNIK, DEBORA GANC, EDA CANEPA, EVA CASTIEL, FABIANA BENETTI, ISADORA MAIA PEREIRA DE CARVALHO, IVONE GARCIA, JOSÉ VICTOR FACCIOLA, LUCILIA ATAS MEDEIROS, MALU CARNEIRO CAMPOS, MARIA MARTA BURTÍ, MARIA VELOSO BASTOS, PEDRO SELMA TAVARES, SONIA SOBRAL DE LIMA, THAIS COSTA E VIVIAN STEINBURG.

JEAN-CHRISTOPHE GODDARD

JOÃO YWARETE PYAGUACHU

Brésilien noir et crasseux

prefácio EDUARDO VIVEIROS DE CASTRO

Deglutição de KARAI MIRIM

M-1
edições

ergo sum, alias, Ego sum Renatus Cartesius,
ici perdu, ici présent, dans ce labyrinthe
d'illusions voluptueuses — vois la mer,
vois la baie et vois les caravelles. Vois
plus encore. Déjà trois ans que je me
suis détaché de l'Europe et de la gent
civilisée, là-bas moribonde. Cette histoire
de « *barbarus — non intellegor ulli* » – des
exercices d'exil d'Ovide, c'est tout moi.
Depuis le Parc du Prince, à travers les
lentilles d'une lunette, JE CONTEMPE
TOUT EN EXAMINANT LE QUAI, LA MER,
LES NUAGES, LES ENIGMES ET LES
PRODIGES DU BRAZIL.

PAULO LEMINSKI (Catatau)

- 09 **ZÉNON D'HILÉIA**
EDUARDO VIVEIROS DE CASTRO
- 19 **BENTO DE ESPINOSA**
- 25 **FRANNY DELEUZE**
- 31 **DINA LÉVI-STRAUSS**
- 47 **HÉLIOGABALE**
- 55 **CARTESIO**
- 65 **CHAYA OHLOCLITORISPECTOR**
- 75 **GALLI MATHIAS**
- 87 **JEAN-BAPTISTE-THÉODORE-
MARIE-ROSALIE BOTREL**
- 95 **DAVI KOPENAWA**
- 103 **GLAUBER DAS MORTES**
- 109 **SAINT-BENTO**

ZÉNON D'HILÉIA

EDUARDO VIVEIROS DE CASTRO

*Ces formes bizarres qu'on
voit flotter dans la nuit, aux
premières heures du matin !
(Sony Labou Tansi)*

Il s'agit avant tout de savoir ce que l'on n'écrira pas dans l'atrium préfaciel de ce texte pantophage où un professeur français de philosophie supposé austère, spécialiste international de l'œuvre de Jean Amédée Sapinette (à l'origine : Johann Gottlieb Fichte) entre en état de schizo-stupéfaction créative devant l'impossibilité de domestiquer par le concept la "condition brésilienne" et se met à divaguer furieusement à partir d'un célèbre épisode hallucinatoire de l'hérétique juif ibérique Bento Espinosa, en le métamorfondant dans la stupeur du Descartes léminskien de *Catatau*. L'auteur décoche ainsi des flèches qui piquent à tort et à travers, tel un de ces archers mythiques des récits indigènes, qui n'atteignent leur cible qu'en regardant ailleurs, dans n'importe quelle direction *sauf* celle où se trouve leur proie. Parfois elles ratent leur cible, résultat doublement *nécessaire* de

tout texte errant¹. Très souvent elles l’atteignent en plein, quand l’archer regarde du bon mauvais côté. La ratant pour l’atteindre, l’atteignant en la ratant. Mais personne ne sort indemne de cette anthropojaguaromachie fantastique. Encore moins la Nation brésilienne, cette idée européenne matérialisée en une monstruosité que le *Cogito* ne peut circonscrire, et qui finit ici carnavalesquement détotalisée en un *Brésil -1*. Le Brésil d’un point de vue européen, que ce soit celui des Européens venus y jeter un coup d’œil — les cibles préférées mais pas exclusives des flèches antichristophoriques —, comme celui de tant de Brésiliens qui « ont des yeux, mais ne voient pas ». Nous. Les autres. Et beaucoup d’autres nous noués ou non à nous.

Il y a deux choses à éviter, me disais-je face à ce texte sur l’impossible-impensable de « notre condition ». Ce serait de l’appareiller sur le mode critique, en en révélant journalistiquement les sources et les piques à clef², ou en l’académisant au moyen d’une abondance d’éclaircissements de sa matière chaotiquement allusive — au final, ceux qui ont des oreilles entendront. Ou bien, au contraire, de se laisser complètement contagionner par le style de Pyaguachu, ce qui serait (est déjà) redondant, puisque l’auteur plonge la tête la première dans une multiplicité parodique de voix étrangères, mêle langues et cultures, pays et continents, événements et registres rhétorico-mimétiques, convoque la moitié du monde et un peu plus comme interlocuteur, inspireur, muse,

1 En grec, « errer », « commettre une erreur », avait pour sens initial “manquer la cible [avec la flèche]” ; oublions, pour leur impertinence, les connotations théologico-morales que *hamartia*, *hamartánein* ont prises avec le christianisme.

2 En français dans le texte

exemple, simulacre, ami, anti-double, ennemi ; il loue et maudit, méprise et se passionne, passe de la digression à l'agression, de l'élégie à l'éloge, du sarcasme à l'émerveillement, de la paranoïa à la metanoïa ; il équivoque multivoquement dans sa conversion perverse à un Brésil déliramment réel. (Imaginez un *Pilgrim's Progress* panthéiste originellement écrit dans un bas argot de l'occitan et adapté par un *Boca do Inferno* bahiano-baroque téléporté au XXI^e siècle. Radicalité de la traduction, en outre, qui porte l'excès de l'original à un excès et demi — contrecannibalisation). Enfin — enfin, « n'essayez pas de faire pareil chez vous » ; ni de gâcher le plaisir d'autrui, ni d'en extirper une *disputatio* scolastique, en tombant dans le piège du débat, ni de dévitaliser cette prolifération ululante de *philosophie nue*, comme on parle de « vie nue ». Nous ferons notre possible pour ne pas le faire ici.

Bien sûr, face à cet essai on peut se dire, en haussant les épaules et en levant les yeux au ciel avec ironie : « Putain, encore un Français qui essaie de nous expliquer à nous-mêmes ; mais pour qui il se prend ? ». Certes. Mais cet essai sort des cadres. Il n'est pas une *interprétation* de plus du Brésil, il est une *interpénétration* avec le Brésil, une tentative de penser *avec* le Brésil, pas *sur* lui. Un pays aussi bien imaginaire que réel. Ce que l'auteur voit est l'autre de/en « nous », cet autre que nous ne voulons pas être, ou que nous nous imaginons ne pas être alors que nous persistons à l'être à notre « propre » insu. Insurrection à notre insu. Et ce Français goulûment inavalable — mais ne se ferait-il pas lui-même sardinesquement mangé par les alter-brasiliques ici, en déblatérant depuis nos propres entrailles ? — se paie la tronche de pratiquement tout le monde. Ce qu'il cherche à faire, c'est *désexpliquer* le Brésil et le vaste monde qui s'y apparente, inventé

par les Européens, par les philosophes et les anthropologues (français, en majorité). Expliquer par le bordel, par la babélisation — par la « multiplication du multiple », pour évoquer Pierre Clastres, ici vilipendé par notre auteur, qui l'accuse d'œdipianiser les Aché, en oubliant (c'est son droit...) la magnifique invention clastréenne de la machine de guerre contre l'État, si cruciale pour les auteurs de *L'Anti-Œdipe*³. Expliquer, enfin, dans un trébuchement bredouillant, *en bafouillant*⁴, comme on dirait dans la langue native de l'auteur. *Bafouiller* — *béaba-fouiller*. Bafouiller-fouiller dans l'analphomégabétisme de toutes les langues. Un autre type de Français, donc, en passe de devenir-Indien-Noir (« chaque fois qu'on tape sur les atabaques en appelant le saint, un Français tombe », dit un de mes compères spécialiste en hétérogénies ethniques), contre les Blancs d'ici et de là-bas. Contre, d'abord, lui-même, bien sûr. Son orisha l'a possédé. Il a revêtu une coiffe de plumes. Il s'est enfoncé dans la caatinga.

Je n'ai pas réussi à ne pas me laisser contagionner ne serait-ce qu'un peu, comme on peut le voir, ni à m'empêcher de tirer une petite flèche de travers. J'invoque pour ma défense que je suis complice de J.Y. Pyaguachu ; en fin de compte c'est moi qui ai rêvé la *diferOnça*, un des anti-concepts qui fait filer son texte

3 Deleuze & Guattari sont parmi les très rares collègues de Pyaguachu auxquels *Brazuca* ne réserve aucune baffé sérieuse. Ils sont ici translus comme s'ils se nommaient Oswald & Guaraci, e/ou F[r]anny (Deleuze) & Dina (Lévi-Strauss). Disons au passage que Gilles Deleuze — ou Egidio da Azinheira, en portugais — a reçu l'ethnographie aché-guayaki de Clastres d'une tout autre façon que Pyaguachu ("Des Indiens contés avec amour" [1972], in Deleuze, *Lettres et autres textes*, pp. 194-97. Paris : Minuit, 2015).

4 En français dans le texte

errant ; c'est moi qui lui ai présenté Oswald et Clarice et qui lui ai prêté le *Catatau*, une certaine nuit à Botafogo. « Je suis venu parce qu'on m'a appelé ». J'aurais belle gueule, alors, de m'arroger ce *Brésilien, noir et crasseux* comme une involution ou une réimplification appropriative de la *diferOnça* (et de la paideuma dont elle se réclame plus ou moins explicitement), parmi les nombreuses autres inspirations, émanant de beaucoup d'autres, de ce texte. Nous avançons.

Le Brésilien noir et immonde de la vision fugace de Spinoza est la mèche qui fait exploser la bombe léminskienne de Pyaguaçu : la Olinda-Hollande, le Pernambouc batave mais surtout indien, noir et séfarade, dont la nature torride perpétuellement *naturans* rend folle toute géométrie analytique et assaillit l'imagination d'un Descartes imaginaire au moyen d'une flopée de génies fripons matérialisés en chimères phytozoomorphes. Le philosophe rationaliste de *Catatau* revit ici sous la forme d'un de ses plus illustres et traîtres disciples, Spinoza, deleuzement travesti en Artaud-Héliogabale. Spinoza est à la fois interlocuteur et masque de l'auteur, un peu comme ces fantômes dialogaux ou autoraux de Clarice dans *La Passion selon G.H.* ou dans *L'Heure de l'Étoile* — et qui sont le corrélat inversé du Blanc inaudible, c'est-à-dire de Rosa, à l'écoute, cahier en main, des fantasmes et délires d'hommes de main gays et de cabocles cannibales possédés par un devenir-jaguar, un *déjàguar* instantané, infinitif, guerriers tragiques de la matriarchie oncesque de Pindorama. Et en plus du mineirusé Rosa néoplatonisant et de la judéo-pernamboucaine Lispector, la penseur spinoziste brésilienne la plus radicale (Rosa est un renard, mais Clarice est une bombe), plane la silhouette moustachue du karatéka afro-polonais dipsomane

qui accoucha, dans la très improbable Curitiba, du monstrueux *Catatau*, livre illisible, anti-roman, *Finnegans Wake* tropical. C'est bien notre malheur (?) qu'il ait été écrit en (im)portugais, comme c'est bien, d'ailleurs, le malheur de Joyce, cet irlandais crasseux (Virginia Woolf le méprisait : "un manoeuvre autodidacte", « un adolescent nauséabond qui presse ses boutons d'acné »), d'avoir dû écrire en anglais ? Mais Joyce s'est vengé et a anthropophagiquement broyé la langue du colonisateur, partant (d'elle-même pour engendrer un méta-mythe glossolalique et polyamorphe qui relevait (sursomption et subversion) l'autre mythe antérieur, celui d'Ulysse, en fermant doublement le cycle « du mythe au roman » (Dumézil, Lévi-Strauss) au moyen d'un mythe circulaire et intensément infini, *riverrun* amazonien. Un héros celte bourré, Finícius, revenant à la place du héros homérique, emblème de la grécité eurométaphysique rusée. Glauber, parmi d'autres, s'est baigné dans ce *riverão*, et il comparait honorablement dans cette *Navilouca* de penseurs du monde en clef pindoramique-sertaneja.

Sertão. Pyaguachu retrouve le Brésil-sertão dans la France fanny-deleuzienne du Plateau des Millevaches et des Cévennes : « un Brésil intérieur à la France », contre la France fin-de-siècle que Lévi-Strauss voit dans le Rio de Janeiro des années 1930, contre le « menuet sociologique » d'opérette qu'il voit dans la São Paulo bourgeoise. Lévi-Strauss n'a rien compris du pays où il atterrissait : il a beaucoup trop vite rationalisé la « société » brésilienne, la nature tropicale a dépassé le seuil de sa sensibilité. La baie de Guanabara lui a semblé être « une bouche édentée ». Nous autres Cariocas, même anthropologues et structuralistes, nous ne lui pardonnerons jamais ce manque d'éducation envers la pierre et par la pierre... Même si sa caractérisation sarcastique

de la scène paulistaine et de l'USP mesquitiennne ne parvient pas à nous paraître totalement imprécise. Enfin, pour Goddard, le professeur français n'a fait que passer. Il a mémorablement rayé sa chère-moitié de *Tristes Tropiques*, a bloqué toute chance de devenir-femme de son écriture. Les tropiques lui ont paru tristes, quand ils étaient, et sont, au-delà de la joie et de la tristesse — ce qui n'empêche pas que l'on doive toujours en faire la preuve par neuf. *Tout un peuple entassé dans un pressoir saignait en chantant...*⁵ (Si Spinoza avait travaillé dans un *sobrado* du Recife du XVII^e siècle, nous aurions eu une toute autre Troisième Partie de l'Éthique.) Il est évident que Lévi-Strauss a fait bien plus et bien mieux que mal parler des Tropiques ; mais il ne faut pas chercher querelle (il faut lire Lévi-Strauss à la lumière d'Oswald de Andrade, en laissant tomber le côté vieux jeu du premier — en fin de compte, un de ses côtés parmi tant d'autres), puisque le problème de Pyaguachu est très différent — et de toute façon, la partialité est son fort. Il suit un autre filon, s'inscrit dans une autre file : celle des étrangers qui se sont compénétrés de l'autre Brésil, indigène, noir, cabocle, méridional de la tête aux pieds ; les Pierre Fatumbi Verger ("Pierre Verger", en portugais, littéralement : "Pedro Pomar" ; curieuse coïncidence onomas-tique), les Curt Nimuendaju Unkel, les Gisèle Omindarewa Cossard-Binon... Les exilés, les déserteurs, ceux qui ne sont pas revenus, ceux qui ont fait corps avec l'infini intensif de la vie toujours supra-organique et infra-organique de Pindorama, la forêt liannique et la pierre, la forêt rhizomatique et l'espace lisse du Sertão, le *terreiro* et la terre.

5 Apollinaire, volé d'une des épigraphes de *l'Invention d'Orphée*.

N'oublions pas, bien entendu, Céline, autre phare lumineux dans la tempête du « textão » de Pyaguachu, son fidèle admirateur. Céline, contre-rime de Racine : l'écrivain du rhizome (... , ... , ...) contre l'écrivain de la racine. Le Français du *Grand Siècle* vêtu en grec déclamant des alexandrins ne vaut pas mieux (du rhizome à la risée) que l'Indien vêtu en sénateur d'Empire du *Manifeste Anthropophage* — ou l'anthropophage *manifeste*, comme l'a ré-adjektivé Beatriz Azevedo —, le texte infondateur de « l'unique philosophie originale brésilienne » (Augusto de Campos). Et Céline..., ..., ... génie pervers de la langue anti-racienne, le plus grand inventeur du français depuis Rabelais, et ses tirades furibondes tirées du fond des tranchées : « *Personne comme les généraux pour aimer les rosiers. C'est connu.* »

Goddard le déserteur *sur place*, le voyant non-voyageur qui a peur de l'avion (qui n'en a pas peur ?), celui qui s'enivre avec un verre d'eau, comme disait, en citant Henry Miller, l'ex-picoleur G.D. (« j'ai beaucoup bu... »), par coïncidence le plus grand philosophe français du XX^e siècle, qui ne voyageait jamais non plus et qui, comme m'a dit un jour Pyaguachu, n'a jamais rien inventé, a tout volé aux autres — y compris et surtout ce que personne, y compris eux-mêmes, ne savait qu'ils avaient —, et de ce pillage a extrait une enfilade d'intuitions géniales. Anthropophagie philosophique. Comme notre auteur.

Présence de *La Chute du Ciel*, qui retourne *Tristes Tropiques* à l'envoyeur. Le chaman contre le philosophe, l'onirisme de la figure contre l'onanisme du concept. Il ne manque peut-être rien, *sinon* — un seul petit fragment de mosaïque manquant dans ce panneau ethnosquizo où ne manque rien — faire descendre un peu Sousândrade, le discret visionnaire qui a retourné le discours

romantique à l'envers et occupé Wall Street bien avant. Qui a mangé les pierres de sa fazenda — la mastiducation par la pierre... Le Swedenborg inca qui a dékantianisé la métaphysique hyperboréenne avec son *Tatutureka*, l'hymne cannibale de l'*Hiléia amazonica* invincible. Zénon d'Hiléia... notre « sinon ». Et je m'arrête là. Étonnez-vous.

Traduction par Elodie Dupau

BENTO DE ESPINOSA

L'an MDCLXIV, à peine plus d'un siècle après le dépeçage et la dévoration du premier évêque portugais du Brésil par les Indiens Caeté, la délicate déglutition de l'Evêque Sardinha qu'Oswald de Andrade célébrera comme l'acte fondateur du Brésil moderne, le philosophe juif portugais Bento de Espinosa, dont la famille s'était exilée à Amsterdam, capitale mondiale du commerce colonial, avec tant d'autres familles juives qui iraient bientôt peupler le Nordeste brésilien, écrivait au très sage et très prudent Peter Balling pour lui confier une singulière hallucination visuelle : l'image insistante au réveil, d'autant plus vive que faiblissait l'attention, d'un brésilien noir et crasseux, dont Bento tenait à préciser qu'il ne l'avait, ses grands dieux, jamais vu auparavant. Peter s'était permis d'envoyer une lettre à son ami pour se faire expliquer l'hallucination prémonitoire qu'il avait eu des gémissements d'agonie de son fils alors que ce dernier était encore en bonne santé. Or, tout porte à penser que si ce Bento, qui se faisait également appeler Benedictus, et qui entra d'ailleurs au Panthéon des bibliographes sous le nom de Benedictus de Spinoza, s'inquiéta tant de cette histoire d'hallucination et mit tant de soin à répondre à Peter, ce fut surtout dans le dessein de mettre son propre cas clairement à part de celui de son ami : d'un

côté la puissance psychique que confère l'Amour paternel d'imaginer, avant même qu'ils aient lieu, les événements de la vie du fils tant aimé ; de l'autre, la simple persistance rétinienne, à l'état de veille, d'une image de rêve, l'effet sur l'imagination d'une banale altération du corps, tout comme la fièvre est cause de délire. On se rassure comme on peut. Il est vrai que les Blancs, comme ce Benedictus, ont depuis longtemps perdu la faculté qu'avaient leurs ancêtres de voir par eux-mêmes les *xapiri* yanomami qui accompagnent Omama dans son exil européen, après qu'il ait, sur la foi d'une rumeur idiote, fuit la forêt tropicale. Des *xapiri* bien plus beaux, si l'on en croit Kopenawa, que les *xapiri* de la forêt amazonienne. C'est pourtant un fait : des êtres fantastiques continuent d'apparaître aux Blancs. Aussi ne savent-ils quoi penser de ces inconnus, auxquels ils accordent volontiers l'hospitalité de leur propre univers de pensée, mais dont ils ne savent rien apprendre. Comme ce Bento finit, avec le temps, par jouir d'une certaine renommée, le clergé, inquiété par cette correspondance, se saisit de l'affaire et fut à vrai dire assez embarrassé. Soucieux de détourner l'attention du public lettré de l'irruption du Brésilien dans la chambre à coucher du philosophe, il se demanda si l'explication de l'hallucination du père était conforme à la VRAIE doctrine de celui qu'ils appelaient maintenant « Spinoza » : si elle était VRAIMENT spinoziste. On soupçonnait Benedictus de s'être un peu emmêlé les pinceaux pour réconforter son ami Peter : qu'il ne se soit pas levé cette nuit-là, la nuit des gémissements, franchement, c'était pas grave, puisqu'ils étaient imaginaires, et qu'en plus il les entendait d'aimer. Peu importe le menu détail des débats qui opposèrent même un temps un activiste padovan à la Sorbonne : « Spinoza » avait eu raison

d'Espinosa. Benedictus, le grand érudit vêtu de l'Europe du Nord, le savant des Pays Froids, était parvenu à effacer jusqu'au souvenir de Bento. Demandez au premier agrégé venu s'il a jamais entendu parler de Bento de Espinosa. Vous verrez ! En escamotant la première syllabe de son nom, en forgeant de toutes pièces les trois nouvelles syllabes du nom par lequel son spectre allait être universellement convoqué, Benedito avait-il voulu se délester du fardeau toponymique porté depuis l'Espagne par tous les siens, définitivement effacer tout souvenir de cette Péninsule imbécile où l'on faisait manger du cochon aux juifs ? Qui sait ? Plus rien, en tout cas, n'attachait à présent le Grand Luso-Néerlandais, intégralement sédentarisé, classé au Patrimoine laïque de l'Humanité, aux peuples nombreux de ceux qui au Brésil, au Mexique, en Equateur ou au Chili, portent encore aujourd'hui le nom d'Espinosa, à tous ces juifs qui ne se mirent pas sous la protection du vieux monde, européen et méditerranéen, mais fuirent outre-Atlantique, vers les arrière-pays du Nouveau-Monde, pour y poser leur fardeau d'épines et même comme Heitor Antunes, un autre Bento, un anti-Spinoza brésilien, le planter en terre et faire fleurir au Minas une Nouvelle-Espinosa. Quand Bento reçut la lettre de Peter et y répondit, il vivait au plein cœur de la communauté qui, à Recife, venait de bâtir Kahal zut Israel, la première synagogue américaine d'où partirent, après que les néerlandais furent chassés du Pernambouc, la vingtaine de coreligionnaires qui fondèrent la communauté juive de la Nouvelle Amsterdam. Futur citoyen de New-York, déjà citoyen d'une New-York hollandaise, comme tous les séfardes néerlandais, à Recife ou à Amsterdam, Bento n'avait pu manquer d'être saisi par l'aventure américaine. Associés au

gouvernement colonial par Jean-Maurice de Nassau-Siegen, les siens avaient pris part sur les deux bords de l'Atlantique à l'essor de la Compagnie néerlandaise des Indes occidentales. Amsterdam leur avait offert bien plus que la liberté du culte, bien plus que de goûter de l'anomalie historique, politique et religieuse, de la Hollande du dix-septième siècle : la puissance sauvage d'un devenir-mondial qui faisait communiquer d'une manière aussi violente qu'aberrante les côtes européennes, africaines et américaines, leurs peuples, leurs rois, leurs langues, leurs religions et leurs sons. L'Amérique, restituant à leur dispersion contrainte sa dimension sacrée de Diaspora, les plongeait dans un nouveau bain de semences et de sangs. Pas étonnant que Bento hallucine au petit jour l'image entêtante d'un américain noir et crasseux ! Soit visité par un Brésilien Fantastique ! Et plus souvent qu'il ne le confesse à Peter. Tout cela, Benedictus Spinoza aura donc convaincu ses biobibliographes savants de l'oublier afin qu'ils s'intéressent exclusivement aux très subtiles théories de l'imagination et de la participation des essences distillées par le philosophe afin d'expliquer l'hallucination auditive du très sage, très prudent et très blanc, Peter Balling. En aucun cas à l'hallucination visuelle d'un afro-américain par le séfarade Bento de Espinosa, simple persistance rétinienne d'une image de rêve, gêne oculaire superficielle. Mais les savants ne font pas ce qu'ils veulent. La fameuse lettre avait été publiée avec sa gênante confiance dans les Œuvres Complètes du philosophe. Or, rien ne pouvait de l'Œuvre échapper à la Critique. Il leur fallut donc tout de même trouver quelque chose à écrire sur le Brésilien. Et comme Bento en parlait aussi bien comme d'un éthiopien, on s'imagina forcément un Nègre, puisqu'en grec, la langue morte des savants, « éthiopien »

veut dire « gens au visage brûlé » : noirs et crasseux. L'hallucination matinale prit alors l'aspect d'une apparition terrible et excitante. Je veux dire : pour un lycéen. L'Erscheinung de l'image inimaginable, l'image du Double noir, l'image interdite, refoulée, de ce que le Grand Philosophe n'est pas — de ce qui d'ailleurs, d'une manière générale, N'EST PAS. Spinoza avant d'exister, Spinoza dans l'Abgrund : Spinoza falasha, juif et nègre. Et comme en amharique, parce que le lycéen connaît aussi de nombreuses langues vivantes, surtout pour l'insulte, « falasha » est ce dont un éthiopien traite un juif pour lui rappeler d'être un immigré, on comprit tout naturellement l'apparition du brésilien noir et crasseux comme la vision de soi-même qui menace tout juif en exil à travers l'interpellation de l'Autre, du goy qui à son passage lui crache au visage un « sale juif » et, le bousculant, lui intime, comme au père de Freud, de laisser le trottoir pour rejoindre la boue crasseuse du caniveau. Une autre manière de banaliser l'hallucination, de la blanchir. En la rapportant à l'universalité de l'informe, de l'immondice ou de la merde dont l'Autre couvre la tête de l'immigré, et qui est si étroitement liée aux organes génitaux, placés *inter urinas et faeces*, que, dans l'insulte qu'il essuie, « sale » ou « crasseux » préjugent aussi bien de son hygiène sexuelle. Rien de brésilien donc, de spécifiquement brésilien, dans l'hallucination du brésilien noir et crasseux, rien qui ait à voir avec la colonisation luso-néerlandaise de l'Amérique, mais le seul jeu universelles des mécanismes identitaires et mimétiques qui commandent partout en Europe, comme partout ailleurs où s'étend l'Europe, la réduction d'une victime émissaire à la bouillie d'un corps lapidé. Ça partait d'une bonne intention. On voulait dire au fond que Bento avait bien fait de ne pas se laisser insulter par les goyes et

de se donner lui-même son surnom, un surnom blanc et propre, avec un prénom de saint latin, pour qu'on le suspecte pas d'avoir de la merde sur la tête et de s'être pissé dessus. Pour montrer qu'on peut être juif sans être crasseux. Juif et blanc.

FRANNY DELEUZE

Il est vrai que traiter ou non Bento comme un chien crevé fut pour les philosophes européens une vraie question, et, comme on le voit avec Hegel qui craignait d'être pris pour Spinoza, une réelle source d'angoisse, la pire chose qui puisse arriver à un philosophe épris d'absolu étant de finir dans le même caniveau qu'un juif : la crainte de l'informe, de n'aboutir à force d'unité qu'à une bouche ou un trou béant, un abîme obscur où sombrent toutes les différences, est toujours liée chez lui à la crainte confuse de sa propre souillure excrémentielle et de la dénonciation publique qui nécessairement s'ensuit. Accusé par les siens d'avoir dissous le monde dans l'indifférencié, le philosophe se sent aussi abject que celui qui marchant en ville la tête couverte d'immondes est offert sans secours à la vindicte haineuse du bourgeois. C'est pourquoi, il est si soucieux de sa notoriété. Il mesure la valeur de son œuvre au respect qu'on lui manifeste dans la rue. Qui veut entrer dans la carrière, bien qu'il ne puisse s'y présenter crasseux, y fait cependant en permanence l'expérience de sa possible et brusque chute dans la boue du caniveau. Car les philosophes ne sont pas plus disposés à céder le passage à ceux qui prétendent fouler leur voie que le sont les chrétiens à partager leur trottoir avec un juif. C'est une vieille histoire, qui charrie avec elle une

distribution spécifique, méditerranéenne et gréco-latine, des rôles de l'ami et de l'ennemi, du pur et de l'impur, de l'origine et de l'existence, et de leurs rapports avec le corps et ses orifices, surtout la bouche et l'anus, et si proche le sexe, tous compris comme organes de mort et d'indifférenciation. Elle n'est d'aucune utilité pour comprendre l'hallucination américaine et schizo de Bento. Seul, peut-être, un philosophe épris de sa femme au point de lui donner le prénom d'un personnage de Salinger sait ce qu'est la schizophrénie. Comment ça se fabrique. Avoir un ami psychiatre ne suffit pas. Il faut une femme de roman américain : une Américaine. Pour savoir que la schizophrénie est américaine, qu'elle est une capacité hors du commun de vivre les mouvements gigantesques et déréglés qui réalisent à l'échelle de l'histoire universelle des passages monstrueux entre les continents et les races, les cultures et les sociétés, mêlant leurs destins et leurs concepts au point d'accomplir des transformations réelles, de créer des êtres inconnus qu'aucune des catégories par lesquelles l'Europe agence ses possibles ne peut plus expliquer. La Forêt tropicale humide hallucine alors au Brésil de Grands Seigneurs africains de quilombos, des guérisseurs d'âmes, psychiatres-souverains fantastiques d'authentiques Royaumes bantous, noirs et indigènes, qui inventent pour les parias juifs et tous les fuyards un jour descendus dans les mêmes caniveaux, de nouvelles terres d'exil enchantées. Elle fabule des êtres de légende, aussi aberrants que Felipe Camarão, le Templier potiguara, le natif latinisé, élevé par les portugais à la dignité de commandeur de l'Ordre du Christ pour avoir à la tête d'une armée indigène chassé les armées bataves du Pernambouc. Placé en bordure des mouvements prodigieux qu'il a provoqué, à la fois attiré vers eux,

entraîné par leur tourbillon imprévisible et désordonné, et placé en retrait d'eux, excepté d'eux, simultanément observant et affecté à leurs marges dans une curieuse station instable, en tension, simultanément dynamique et statique, le colon ne voit plus qu'en hallucinant de l'œil même de la Forêt : des géants, des êtres démesurés, exubérants, monumentaux, des Henrique Dias, des Ganga Zumba, des Zumbi. Ce point de vue est celui du brésilien, de tout brésilien, parce qu'il est et reste un colonisateur, un colonisateur permanent, toujours situé à cette même place, au bord de l'espace colonial, mata, sertões, chapadas ou veredas. De ce bord, il continue d'observer les mouvements anarchiques des groupes hétérogènes qui peuplent le Brésil et il en est toujours affecté : bandeirantes, chasseurs d'hommes et d'or, armées insurgées d'esclaves en fuite et troupes royales afro-indiennes, hordes vengeresses de paysans pauvres, jagunços et cangaceiros, armée illuminée des peuples rebelles de Canudos, gangs urbains des favelas. Aucune histoire nationale, aucun ordre institué du temps ne parviendra à dissocier et à organiser ces meutes d'hommes, qui, en plongeant dans un même bain de sang et de sperme les états sociaux et les ethnies, associent entre elles toutes les époques et parcourent l'espace colonial comme le seul lieu anachronique au monde, le lieu absolu où communiquent tous les temps humains. « Jagunço » ne désigne t-il pas d'abord une arme africaine ? Une même lance de bambou que celles qui valurent à Camarão et à Dias la victoire de Guararapes contre les néerlandais empêchés d'utiliser leurs armes à feu ? Le cinéma de Rocha le montre assez à qui voudra bien voir de l'œil de Glauber : le brésilien ne cesse d'halluciner, malgré tous les efforts des autorités religieuses et politiques pour en exposer les cadavres et dater

la mort, les figures messianiques et royales qui cristallisent ces chassés-croisés aorgiques de soulèvement révolutionnaire et de fanatisme rétrograde, Antonio Conselheiro ou Lampiao. Des figures aussi violentes que celle du Bem-te-vi de Rocinha, Erismar Rodrigues Moreira, dont le règne criminel et populaire a encore à voir avec la gloire des bandits d'honneur du Sertão, qu'il fait renaître sur les collines de Rio où les guerriers de Canudos ont déplacé avec eux le Morro da Favela. Un nom d'oiseau pour un chef de gang ? Non. Puisqu'il s'agit déjà d'un surnom : un surnom partagé avec un oiseau. Une curieuse alliance avec l'animal, de même que la ville sans Etat accrochée à la colline noue une curieuse alliance avec le végétal, avec une plante bouteille du Sertão, toxique et médicinale : la favela. Mais pas n'importe quel oiseau : ce passereau omniprésent, d'une présence tellement insistante qu'il semble partout où l'on entend son chant, dans les rues d'Urca ou dans les veredas du Minas, s'agir toujours du même oiseau, d'un seul et même bem-te-vi, que le jagunço entend, si l'on en croit Guimarães Rosa, comme un « je t'ai vu, et bien vu ! » persécuteur qui l'accuse par avance des crimes qu'il n'a pas encore commis. Bem-te-vi de Rocinha, jeune roi de favela aux pistolets d'or, oiseau ubiquiste d'un jardin planté de fleurs qui existaient ailleurs à une autre époque. Car les mouvements extravagants des peuples qui dansent à même l'espace colonial en dépit du bon ordre et du progrès, parce qu'ils déplacent avec eux des blocs entiers de territoires et défont toute correspondance comme toute violence raisonnables entre les ethnies et les classes, abolissent aussi les frontières de l'humain et du non-humain que les identités territoriales, culturelles et sociales, ont, en fin de compte, prioritairement pour vocation de protéger. Depuis des

siècles, le colon resté à son premier quai ne cesse de regarder depuis le littoral toutes ces multiplicités furieuses de l'arrière-pays ou des pentes inconstructibles de Rio. La baie qu'il habite depuis des lustres demeure la baie de son débarquement où il se tient et où il ne cesse de se recréer. Qui n'a pas fait l'expérience de la découverte de l'Amérique, de son invention, ne peut le comprendre : il n'est pas vrai, ici, que le « là » (comme disent les Allemands) à partir duquel l'existence éclot et s'ouvre un monde n'est pas un endroit, un lieu natal où être là, précisément à cet endroit, revient à être submergé par l'existence. *Cais* : quand Elis Regina et Milton Nascimento inventent un quai et une mer, ce n'est pas pour prendre le large, pour fuir le pays, mais y revenir, revenir au littoral où l'esseulé, le mélancolique européen faible en existence et en monde se rattache aux meutes hétérogènes du Brésil. Le littoral est aussi bien bord de mer que bord de pays : si le Sertão deviendra un jour mer, océan Atlantique, et l'océan Sertão, ce sera grâce au littoral, au sortilège de cette bordure cosmogonique. N'importe qui, sur ce bord, peut être à bon droit accusé par le bem-te-vi de tous les crimes du Brésil. Qui croit encore (il s'en trouve !) que le carioca progressiste des beaux quartiers n'a pas directement à voir avec tous les assassinats perpétrés par tous les hommes de mains du Brésil depuis les premiers temps de la colonisation, comme avec tous ceux (les infâmes !), qu'ils projettent encore de commettre, n'a rien compris à l'affaire.

DINA LÉVI-STRAUSS

Aucun européen ne peut débarquer pour la première fois à Rio sans être exposé au danger d'un tel bien-être. Même Lévi-Strauss y échappe difficilement. Le futur académicien des quais de Seine, sur lesquels, depuis l'époque de la Nouvelle Hollande brésilienne, la France conserve précieusement ses espèces culturelles une fois qu'elle ont cessé de donner : artistes, moralistes, écrivains, architectes, hommes politiques, etc., — le jeune ethnographe parisien, venu au Brésil pour y collecter la matière première de ses livres, règles de mariage inédites, listes de noms claniques, etc., n'a, en effet, de prime abord, d'autre bord que le bord des paquebots de la Compagnie des Transports Maritimes qu'il s'empresse de regagner après avoir, pour la première fois, accosté le Nouveau Monde, à Rio de Janeiro, en laquelle il ne veut voir qu'une sorte de musée des formes démodées de l'urbanisme provincial ou faubourien français : Nice ou Biarritz à la fin du dix-neuvième siècle, Neuilly, Saint-Denis ou Le Bourget au début du vingtième. Le rivage de Rio à Santos longé d'assez près pour pouvoir guetter sur les lignes de crêtes de la chaîne côtière la trace des pistes par où l'or arrivait du Minas, Ubatuba, Parati, Sao Sebastio, et les invraisemblables plages de Barra do Sai ou de Camburi au pied de la serra... rien n'y fait. Et

pourtant, tout change en arrivant à Santos. Alors que le bateau rejoint le port, pénétrant lentement entre les îles verdoyantes, le savant français ressent enfin le premier choc des tropiques. Cette fois, plus de comparaisons possibles. Enveloppé par la copieuse végétation de la forêt peuplée de plantes mastodontes, on est rendu au primordial, au commencement de la création où tout est plus vert ou plus aigu que tout ce qui se laisse concevoir. S'en est fini des rapprochements, des analogies, des proportions, des classifications géographiques ou historiques, des différences de cycle ou de rythme : la forêt tropicale ne se compare plus qu'à une autre forêt tropicale, l'arrière-pays de Santos au bassin amazonien, le Brésil au Brésil. Et lorsque le savant tente malgré tout une comparaison avec ce qu'il appelle « notre forêt » en opposant les feuillages sombres et les troncs clairs des tropiques aux feuillages clairs et aux troncs sombres de chez nous, le beau chiasme est grevé d'évocations singulières, qui, suggérant de secrets passages entre les règnes, finissent par faire échouer la comparaison : les minéraux, dont on suivait tout à l'heure le trafic à la trace, qualifient à présent les nuances du végétal, qui paraît être en jade ou en tourmaline, la clarté des troncs est celle d'ossements animaux, et les tiges sont découpées dans le métal. En inversant la distribution du clair et de l'obscur qui gouverne le rapport du feuillage et des troncs propre à l'Ancien Monde, la forêt tropicale opère plus qu'une simple permutation : elle change de nature, devient minérale et animale. Et l'ethnographe, mué malgré lui en explorateur du Nouveau Monde, est bien forcé de l'admettre : elle est « d'un autre ordre que la nôtre ». Le choc a bien eu lieu : venu chercher des isomorphismes, le Français aura été mis brusquement en présence d'êtres inexplicables par le jeu des

combinaisons et des transformations logiques. Mais il aura aussi puissamment résisté. Puissamment et symptomatiquement. Pour clore l'affaire, il conclut son récit : « comme dans les paysages exotiques d'Henri Rousseau, ses êtres atteignent à la dignité d'objets ». Et voilà. Voilà comment, une fois retourné dans son arrondissement parisien, on peut s'en sortir, et justifier de n'avoir pas donné suite à l'expérience troublante des êtres inconnus de la Forêt, qui, pris dans des transformations réelles, semblent bien attester une communication illogique entre l'animal, le végétal et le minéral. Citer le Douanier Rousseau, c'est avouer que le tableau n'était pas complet, que la Forêt abritait encore une scène absente du récit, car presque toutes les « jungles », du Douanier, restituant aux animaux encagés au jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne la puissance magique de leur vie sauvage, sont en réalité des scènes rituelles de combat et de dévoration. Le mythe contre le rite, la structure contre ce moment d'indiscernabilité que crée le combat à mort de l'homme noir avec le jaguar indien — une figure centrale de la sculpture populaire du Minas Gerais, qui dit le pouvoir mystérieux de l'habitante redoutée de la forêt, la détentrice du pouvoir chamanique de transformer les espèces les unes dans les autres et de faire varier en intensité les humanités, d'initier l'homme logique à d'autres humanités, non significantes : la *onça*, panthère tachetée dont la morsure atteint directement au cerveau. Que nenni. La forêt tropicale est pour le Français, qui la traverse en auto, un monde d'objets, une nature inhabitée, et si elle est pour lui d'un « autre ordre » que notre forêt, fruit du labeur soigneux des hommes significants, ceux-là mêmes qui vous ressortent à tout bout de champ la panacée du soin, c'est parce qu'elle existe sans nous, que le combat d'un

brésilien noir avec une panthère, à travers lequel un peintre parisien peut communiquer avec tout un peuple, n'est qu'une illusion, qu'il faut gommer du tableau : la minéralité de la forêt tropicale, sa dureté métallique, sa persévérance osseuse, sont celles d'une nature sans homme, habitée d'aucune humanité, ni celle des hommes, ni celles des plantes et des bêtes auxquelles le rite introduit les hommes, une nature en soi. Présupposé incontournable, croit-on, de toute science. En tous cas, la même chose que ce qu'aujourd'hui un philosophe cartésien, enfermé dans son poêle à l'angle de la rue d'Ulm et de la rue Gay Lussac, assis sur une banquette de bistrot parisien, peut se représenter en sous-trayant du « monde pour nous », où il vit entouré de soins, tout le soin qu'on lui apporte : un monde ancestral purement objectif, datable en milliards d'années, antérieur à l'apparition de l'espèce humaine, c'est-à-dire, comme il l'entend : antérieur à l'apparition de la sensibilité — comme s'il n'y avait de sensibilité que celle de l'espèce humaine savante, et surtout comme si l'humanité était d'une seule espèce. Un curieux réalisme : sans expérience et sans magie, qui ruine par avance toute rencontre et toute transcendance, et qui, à vrai dire, partageant avec les idéalismes les plus absolus l'illusion d'avoir triomphé de la finitude, c'est-à-dire de la vie et de la mort effectives, d'avoir triomphé du jaguar et de la négritude, de la mort qui vous étreint et vous bouffe, est bien caractéristique de cette tristesse mélancolique du métaphysicien européen, qui, incapable de soutenir le choc, le heurt de la sensation, de la manifestation qui convoque à l'existence en même temps qu'elle anéantit, fait tout ce qu'il peut pour éviter d'avoir à le subir. Souvenir d'un ami hégélien attablé face à moi dans un café, comblé par le parfum d'un paquet de Marlboro à peine

ouvert, dont il ne fumera aucune cigarette, ivre de me voir boire un verre du vin auquel il ne touchera pas. Le réaliste, comme l'idéaliste, ne fume ni ne boit vraiment. Que le premier choc des tropiques soit pour le grand amérindianiste français celui d'une nature inhabitée, sans homme et sans prédateur, c'est à peine croyable. Il faut n'avoir jamais mis le pied sur la terre du Nouveau Monde pour l'appréhender d'abord sous les auspices de l'ancestralité pré-subjective, de l'objectivité nue. Une pure spéculation. Un réalisme purement spéculatif, de bistrot parisien. Après Santos et la Forêt, Lévi-Strauss arrive à São Paulo, où il fréquente une autre flore exotique, celle du gran fino, l'élite intellectuelle et politique de la ville. Une flore heureusement mimétique, composée d'individus, qui, comme les Congolais d'Hergé, se parent chacun des attributs d'une fonction (d'un dieu ?) de la société européenne : le libéral, le communiste, le poète surréaliste, le peintre, le musicologue... Une autre manière de confesser la négritude bantoue des blancs brésiliens, insupportable au savant et dont s'exceptent seuls, à ses yeux, quelques réussites individuelles, cariocas de naissance ou de carrière : les médecins Oswaldo Cruz et Carlos Chagas, l'écrivain Euclides da Cunha et le musicien Heitor Villa-Lobos, qui puisent pourtant tous deux leur inspiration à même la transe guerrière et musicale du Nordeste : cantiques du candomblé, rythmes languissants et aguerris de la copoeira, foules de folioes entraînés par des groupes yoruba semeurs de débauche et de désordre public, et plus tard, violents blocos de indios, interdits et ressuscités par les Fils de Gandhi, Inde africaine subvertissant l'invention coloniale d'une Afrique indienne occidentale, Olodum, quilombo rythmique, polkas et mazurkas associées aux rythmes nordestins,

xaxado, baiao, côco, des frevo pernamboucains, processions virginales de la Saint-Jean, bandas de pifano mimant la danse du jaguar, joueurs d'accordéon du forró... une terre aride, un fin fond du monde, vous en conviendrez, pas mal peuplé, exactement « peuplé », comme est peuplé le désert ni tragique ni inhabité du rêve de Franny Deleuze, qui n'est désert « que par sa couleur, ocre, et sa lumière chaude et sans ombre », en aucun cas par l'absence de toute humanité — animalité. Pas un désert par soustraction des hommes, identique à un pur monde d'objets, seule notion du désert accessible depuis un poêle en pays froid. Mais un désert grouillant de foules multiples et turbulentes. Pas les foules de Calcutta, auxquelles Lévi-Strauss, curieusement, consacre un chapitre dans *Tristes Tropiques*, foules de mendiants dégradés baignant dans leurs immondices — toujours ce dégoût fasciné de l'excrément —, mais ces meutes joyeuses et prédatrices, espino-spinoziennes, luso-indo-africaines, parées de balangandas, de plumes et de colliers en dents d'animaux, coiffées de turbans orientaux : les foules anthropophages, ethniquement, musicalement anthropophages du carnaval nordestin, contre lesquelles viennent brutalement et inexplicablement échouer la logique, la morale et la religion européennes. Le voyage est bien intensif. Il ne suffit pas de parcourir le bled, en voiture, à dos d'âne ou à pied, pour y accéder. D'abord parce qu'il ne se traverse pas, n'est réellement accessible qu'à partir de la périphérie, du bord mobile, affecté par les émotions permanentes des groupes, bandas ou blocos. Et jamais l'objet d'une conquête intérieure. Ensuite, parce qu'il suffit, au cas où l'on serait trop français, d'une façon ou d'une autre trop sédentaire, tout bonnement de s'en remettre à sa femme, si elle est américaniste et une bonne rêveuse schizo. Mais

Lévi-Strauss, sa femme américaniste, sa Franny à lui, sa Dinamene, il l'efface de son récit, comme il efface de la forêt tropicale la scène primitive de la dévoration. Dina Dreyfus, pourtant du voyage, avec lui à São Paulo, à ses côtés chez les indiens Bororo et Nambikwara. Dina, la femme disparue de *Saudades do Brasil*, visible sur aucun cliché, auteur d'aucun cliché. D'ailleurs, pour confondre la saudade avec le sentiment d'un manque inexplicable, avec la nostalgie attristée d'un temps révolu, et pour confondre la présence excessive des êtres tropicaux avec celle des objets, il faut bien qu'une femme disparaisse — en 1938 comme après. Il le faut, pour ignorer ce que seule une femme ne peut manquer de faire comprendre : que saudade se dit précisément de la présence excessive, actuelle, de ceux avec qui on est, là, maintenant, bien, heureux, bienheureux d'être avec eux, et séparé d'eux, tellement inaccessibles. Pour ignorer que saudade désigne très exactement le sentiment, proprement américain, de bonheur violent presque vertigineux qui accompagne la station de la réveuse schizo en bordure de foule. Cela, Dina aurait pu le faire savoir à Claude. Elle qui fréquentait Mario de Andrade, l'auteur de *Macunaima*, le roman de l'anthropophagie afro-indigène fondatrice du modernisme brésilien. Dina, qui créa avec Mario la première société d'ethnologie du Brésil, et par qui Claude rencontra l'homme de *Bois Brésil* — l'autre grande figure du modernisme, indissociable de celle de Mario, d'où allait bientôt naître le tropicalisme, le cinéma Novo et l'anthropologie brésilienne post-lévi-straussienne : Oswald de Andrade. Rhizome complexe des *Métaphysiques cannibales* d'Eduardo Viveiros de Castro, alliances théoriques aberrantes, indigènes et euro-américaines, et tout en bas de la grande feuille où il esquisse le rhizome, entouré

au feutre noir, clairement mis à part de tous ces noms de fabricants de concepts, chacun plus ou moins excentrique, les Gilles, Félix, Claude, Bruno, Roy, etc. : le nom d'Oswald — nom du Rhizome d'Eduardo. Or, ce que disait Oswald de la découverte du Brésil, du premier choc des tropiques, c'est qu'« avant que les Portugais ne découvrent le Brésil, le Brésil avait découvert le bonheur ». La plus incompréhensible des choses pour qui ne parvient à penser l'antériorité absolue que par soustraction de tout ce qui est, d'une femme, d'un Noir luttant avec un jaguar, ou bien, comme Descartes, de tout ce qu'il a reçu jusqu'à présent des sens pour le plus vrai et assuré : qu'il est ici, assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre, ayant ce papier entre les mains, etc. Incapable de concevoir tout ce qui a bien pu exister avant qu'il ne le découvre, le voit, le pense et le veuille, autrement que comme une existence primitive et cette existence primitive comme un monde impersonnel, invraisemblablement pauvre, insensible et cristallisé en purs objets, mesurables et datables. Une réserve de matières premières. Mais, avant que l'Ancien Monde n'y importe par caravelles entières la conscience en boîte, soustrayable et transportable, le Nouveau Monde était déjà une invention tout à fait inédite. Non pas un bonheur primitif qui aurait tenu, comme le paradis semi-sauvage, néolithique, de Jean-Jacques Rousseau, à la rareté des hommes isolés sur une île perdue entre nature et culture, fragile instant de bonheur sur la voie du malheur. Pas un bonheur, mais des bonheurs : le bonheur d'un monde de personnes, uniquement fait de personnes, d'humanités multiples, végétales, animales et minérales, une nativité, une primitivité intégralement humaines, saturées de plantes, d'oiseaux, d'arbres et de rivières, de pierres et de chasseurs-pêcheurs, toutes et tous

humains, comme dans les récits indiens des origines : plus ou moins transformés, mais également hommes. Une société-monde, « mappemonde » dit Oswald, où sont cartographiées les lignes d'erre par lesquelles l'humanité se transforme et se recrée en passant d'une espèce à une autre. Non pas un bonheur relatif à un mieux ou un pire, mais très précisément cette béatitude simplement vécue à laquelle doit encore s'efforcer, autant qu'il le peut, l'homme non-transformé des régions tempérées, là où Bento de Espinosa, le pernamboucain d'Amsterdam, en introduit l'idée : l'idée tupi d'un soleil féminin, d'une unité féminine, d'une déesse aimante, Guaraci ou la Substance absolument infinie, d'où chacun naît à proportion de son aptitude à aimer toutes choses, quel que soit son rang dans l'échelle spéculative des êtres, comme autant de personnes uniques, d'essences inimitables, et à s'aimer, à jouir de soi-même à travers cette altération insatiable et joyeuse de soi par tout ce qui n'est pas sien. Décidemment, cela, seule une femme peut le savoir. Ou un homme qui se veut femme. Pas étonnant que Deleuze, fidèle à Franny, hallucine Spinoza en Héliogabale ressuscité. L'Héliogabale d'Artaud, l'anarchiste couronné, le roi solaire habillé en femme. Pour comprendre à ce point ce qu'implique et exclut le règne de Guaraci, et le proposer comme une nouvelle éthique aux hommes de méridien, il faut bien, d'une façon ou d'une autre, communiquer avec une telle royauté. Mais, venu participer à la fondation de l'Université de Sao Paulo, Lévi-Strauss est un colon français foncièrement catéchétique, un missionnaire socialiste sensible avant toutes choses aux progrès de la médecine tropicale et de l'éducation intellectuelle des enfants. Un homme de discipline. De ce que le Brésil a découvert avant que les portugais découvrent le Brésil, et que

découvre à son tour le portugais en devenant brésilien, il ignore ou feint d'ignorer tout. Pour Oswald : un communisme et un surréalisme immédiatement palpables, à même la vie, préformés dans aucune idée, ni importés ni exportables, contre lesquels l'idée communiste et l'idée surréaliste, parce qu'elles sont des idées, viennent se fracasser. Un communisme et un surréalisme non spéculatifs, éminemment affectifs, puisque, pour Oswald, les brésiliens n'eurent jamais la spéculation, cet art latin du contrôle, de regarder de haut et d'espionner. Un communisme ni urbain ni suburbain, ni frontalier ni continental, sans Internationale et pourtant planétaire, identique à Pindorama, la société-monde-planète Brésil, à même laquelle s'inscrivent les roteiros, trajets migratoires chaotiques et scénarios populaires du Sertão, cordels nordestins, et un surréalisme polyglotte et illettrée. Un communisme et un surréalisme divinatoires, un monde de visões hallucinantes, au pied desquelles les idées objectivées de la science européenne franco-batave tombent cadavérisées, et se volatilisent les hypothèses où se complaisent les maîtres allemands : moi-cosmos ou cosmos-moi, Moi est tout ou Tout est moi, Moi-Tout ou Tout-Moi, Tout-Tout ou Moi-Moi, Mou-Toi-Toi ou Toi-Mou-Tou, Moi-Tou-Tou ou Toi-Moi-Tou. Et autres foutaises. Le poète surréaliste de carnaval, la fonction « poète surréaliste » du gran fino pauliste, dont parle Claude dans *Tristes tropiques*, est-ce bien Oswald de Andrade ? L'innommable Oswald qui débauchait ses jeunes étudiantes, et en compagnie duquel il poussa jusqu'aux grandes eaux d'Iguaçu ? Qui d'autre ? Bien-sûr qu'il s'agit du grand Oswald !... et non d'un quelconque bourgeois pauliste infatué d'avant-gardes parigotes. Il est vrai qu'Oswald invente le Brésil, au début des années 20, Place Clichy, et doit

plus à l'amitié d'un poète suisse qu'à la fréquentation des tupis. Oswald de Andrade, une espèce des régions tempérées transplantée en milieu tropical, sous la forme d'un échantillon unique, artificiellement entretenu, et exposé aux yeux des visiteurs comme une nouveauté parisienne à la vitrine d'une boutique de Province ? Comment un Français sérieusement français, c'est-à-dire sérieusement au fait de sa langue, ou, ce qui revient au même, un Français qui a été en 32 un lecteur enthousiaste de Céline, peut-il feindre trois ans plus tard, arrivé au Brésil, d'ignorer ce dont est capable la Place Clichy, ce qu'elle peut en matière de fuite et de Voyage... et de dénonciation de l'imbécilité coloniale ? La grande fuite, le plus loin possible, jusqu'au cul du monde, à travers de vastes espaces géographiques et historiques par-delà les océans et les continents, et, simultanément, le repli dans les profondeurs intimes et sinueuses, encore inexplorées, de la langue et de la pensée de son propre peuple. Jamais l'une sans l'autre. Pour ne voir en Oswald qu'un surréaliste de Mardi gras, comme les historiens antiques n'ont vu en Héliogabale qu'un idiot habillé en roi, il faut ne pas prendre l'exacte mesure du « Nous, nous avons fait Carnaval » d'Oswald, le Carnaval que les caravelles portugaises n'ont pas pu importer, car, comme le communisme ou le surréalisme, comme le Christ, né à Bahia ou Belém du Para, il était déjà là, déjà fait par le Brésil avant même que le Brésil soit découvert. « Nous, nous avons fait Carnaval. L'indien habillé en sénateur d'Empire. Singeur de Pitt ». La voilà l'image persistante, l'image de carnaval d'autant plus vive que faiblit l'attention, l'image concrétiste-anti-spéculative par excellence, l'image antidote contre les idées qui veulent tout gouverner et condamnent à mort tous ceux qui ne savent s'y soumettre,

et aussi l'hallucination de Bento d'Amsterdam : « l'Indien habillé en sénateur d'Empire », Felipe Camarão. Mais aussi Virgulino Ferreira da Silva, le roi du Cangaço, habillé de cuir ouvré et clouté, orné de pièces de monnaie et de caractères hébraïques, dont Claude aurait pu fort bien admirer la coiffe royale exposée à l'incrédulité publique à côté de sa tête tranchée en juillet 1938 à Santana de Ipanema. Car, peu importe les mélanines du roi : blanc, noir, cuivré ou marron de peau, il est toujours un Indien. Cela tient à cette curieuse antériorité du Carnaval, du brésilien et de son déguisement, à la découverte du Brésil. Bento-le-portugais, pour lequel il est indifférent de parler d'un « Brésilien noir et crasseux » ou d'un « Ethiopien », le sait fort bien : parti du Portugal pour chercher aux Indes le royaume mythique du Prêtre Jean, Terre chrétienne primitive irriguée par un fleuve de pierres précieuses abondant directement du Paradis, c'est à un Empereur africain, le Niguse negest d'Ethiopie, héritier des rois d'Aksoum, dépositaire d'un christianisme littéralement aborigène, pré-romain, que Pêro da Covilha, remet à la fin du quinzième siècle une proposition d'alliance écrite de la main du roi du Portugal. Brésilien ou Ethiopien, indigène ou africain, Felipe Camarão ou Henrique Dias, peu importe, c'est la même royauté Indienne, de ces Indes que les Portugais découvrent en cherchant l'Inde, la même figure indatable d'une royauté aborigène en costume d'Empereur, par quoi quelque chose circule entre le romain, le gréco-méditerranéen, et l'indien, et passant entre eux et sous eux, les défait et les dénature, pour faire autre chose, qui ne résulte pas d'eux, n'est ni leur contradiction exposée, ni leur synthèse ou leur unité syncrétique, mais quelque chose d'antérieur à eux deux, déjà fait avant qu'ils ne se scindent : non pas leur unité

naturelle primitive — encore une idée hantée par l'angoisse de la dégénérescence si caractéristique de la psyché mélancolique —, mais leur unité première fabriquée, entièrement fabriquée, de toutes pièces fabriquée. C'est cela faire Carnaval. C'est coudre le Primitif en cousant un habit d'Empereur sur une peau Indienne. Et c'est cela l'antériorité du Carnaval à la découverte du Brésil : l'antériorité de cette couture, de cette fabrication. Rien de plus stupéfiant, de plus renversant, pour un méditerranéen, un gréco-latin pourtant habitué à fabriquer des systèmes d'idées sur la seule émotion dont il est peut-être encore capable : la surprise de l'impossible. Car l'invention brésilienne n'est pas du tout faite pour lui : la perplexité panique qui le frappe le laisse définitivement sur le carreau, logiquement impuissant, découragé de sortir la moindre idée de son bagage transatlantique comme de tenter d'en former de nouvelles. Débarquer sur la côte du Nouveau Monde, à condition de vraiment débarquer, de changer de bord, c'est découvrir cette invention, en être frappé, tétanisé de bonheur. Mais la découvrir, c'est la devenir. C'est basculer dans cette invraisemblable antériorité. Arriver comme on revient. *Going nativ*. Car la déglutition de l'évêque Sardinha par les Caeté, c'est déjà Oswald de Andrade. La catastrophe coloniale, ce qu'est en vérité le choc des tropiques, n'a pas été pour le portugais de se faire manger par l'Indien, mais de devenir lui-même dévoreur de Portugais, de Néerlandais, de Français, d'Italiens, de Polonais, de Japonais, d'Ukrainiens, de tous les fugitifs d'une civilisation que le Brésil ne cesse de manger — et aussi d'Indiens. D'avoir été invité au boucanage tupi et de s'y être trouvé bien, et friand de chair étrangère savamment fumée, au point d'avoir fini par donner au boucan indigène l'ampleur sonore et festive d'un Carnaval.

Il se trouvera bien-sûr toujours des fugitifs incapables de fuir jusque là, des moralistes incapables de comprendre que de l'Em-baxaida Africana de Salvador, la Rome noire, au Bachianas brasileiras d'Heitor, des Putaria du Baile funk au Funk melodico de Caetano Veloso, c'est le même principe anthropophagique qui prévaut : la même barbarie, violente ou douce, indécente ou tendre, plus ou moins intellectualisée, mais toujours exclusivement affective, la même faim, sexuelle et anthropophage — puisque le Brésil, ayant aussi dévoré Freud, en avait également fini avec le drame moral bourgeois de la frustration et de la sublimation et se délectait sans complexe de l'acte sexuel comme un jaguar du sang frais de sa proie. Heitor Villa-Lobos : Bach mangé par le Nordeste. Caetano Veloso, le tropicaliste : le cinéma de Godard, la sociologie de Morin et même l'anthropologie de Lévi-Strauss, mangés par le Reconcavo bahianais. Aucun jeu d'influence, aucun rapport de filiation. Rien qui ait à voir, de près ou de loin, avec cette sacro-sainte reconnaissance, dont sont tellement en déficit les européens et à travers laquelle ils interprètent toutes les aliénations, toutes les pauvretés et tous les manques qu'ils ont réussi à creuser dans leur existence comme dans celle des autres. Ou plutôt, seulement cette reconnaissance paradoxale, dont Bergson a parlé sous le nom de fausse reconnaissance, mais qui n'a rien de faux : l'impression de déjà vécu due au fléchissement momentané de notre attention à ce que la vie exige normalement pour la conservation de notre espèce, en tant qu'espèce séparée du reste du monde des vivants. En substance : soumettre le monde à notre industrie et prendre part à l'impitoyable massacre de tout ce qui n'est pas nous. Une brève inattention qui détache de notre perception actuelle son double

fantastique sous l'aspect d'une image résistante, sans rapport avec ce dont la mémoire est capable en matière de souvenir, d'une image indatable du présent par quoi il semble avoir toujours été là : parce qu'il a toujours été là. La plus neuve, la plus surprenante des visions étant ainsi proprement re-connue, et d'autant plus reconnue qu'elle ne ressemble à rien de reconnaissable. Ce monde de visions primitives et intemporelles dans lequel vivent les enfants et les aventuriers pour être tant exposés à voir des choses auparavant jamais vues d'eux. De même l'antériorité du Brésil. Arriver comme on revient : le Nouveau Monde à ce point nouveau qu'il surgit de l'océan comme un déjà vu — comme un monde dont on s'était éloigné et que l'on retrouve après des siècles d'absence. La fuite coloniale de l'Occident vers une *terra incognita* répétant à rebours la fuite, très ancienne, pour le coup vraiment ancestrale, des premiers hommes, aborigènes épuisés par le bruit incessant de la Forêt-monde, où, sans parler des animaux, prolifère et fermente une végétation emphatique, le moindre arbre, peuplé d'épiphytes essaimés par d'autres espèces, déployant à profusion, une foule de branches et de tiges, de feuilles, de fleurs et de fruits, de formes et de couleurs enchevêtrées qui sont autant de présences humaines. Fuite de ces ancêtres indigènes qui quittèrent le monde, perdirent le monde pour gagner sur l'autre rive de l'Océan une Terre vierge de toute humanité. Fuyant la forêt où l'on ne pénètre jamais qu'en file, selon un ordre contingent, mais qu'il faut impérativement reproduire au retour, et revenant par bateaux entiers, dans le plus total désordre, de plus en plus nombreux, mais sans réussir à dominer par le nombre l'immensité du sertão-monde. Bref : plus que jamais aborigène, déjà aborigène, le portugais, latinisé, comme tous

les fugitifs à venir de l’Ancien Monde, était déjà là où il pose le pied pour la première fois, sur ce quai, cette bordure mobile du monde-peuple où il accoste. Son attention s’y effondre durablement, et tout ce qu’il emporte avec lui, à toutes les époques, de philosophie, de musique, de science, françaises, allemandes, bataves, juives, catholiques ou protestantes, occidentales, orientales ou africaines, tout cela, Jésus, Négus, Prêtre Jean, était déjà là, et aussi tous les personnages de la Thèse d’Oswald, refusée par l’Université de São Paulo dûment francisée, tous les noms de l’Histoire (dans l’*ordo ordinans*) : Homère, Kojève, Kelsen, Engels, Frazer, les prêtres insomniaques du lac de Nemi, Paul, Pierre et les Pères Martyrs, Constantin, Attila et Genseric, François d’Assise, Savonarole, le moine Martin Luther, Aristote, Lazare, Matthieu, Marc et Luc, Paracelse, l’Homo Sapiens, l’homme-oiseau, tous les êtres du funambulesque Royaume Macaque et Macaque Saru, leur chef, d’où descendent les japonais par croisement avec une princesse chinoise, Cicéron, Fustel de Coulange, Virgile, Tucidide, Solon, César, Zarathoustra, Michel-Ange, Bachofen. Tous déjà là comme l’étaient Bach, Godard, Morin et Lévi-Strauss, mêmes aborigènes partis nus et retournant en Amérique vêtus d’habits latins. Et leur existence à tous tient en réalité à leur présence indatable dans leur double brésilien. Heitor n’a jamais été influencé par Bach, pas plus que par les musiques du Nordeste, où il disparut pendant huit ans, rayé du monde vierge des institutions culturelles : Jean-Sébastien Bach et les Mères des saints du Candomblé ont toujours été au Brésil, dès le premier quai ; ils y sont nés, et y renaissent à chaque fois qu’un fugitif se fait dévorer par un Indien et qu’un Indien s’habille en costume d’Empereur.

HÉLIOGABALE

Bien-sûr qu'il ne l'avait jamais vu auparavant, Bento, son Brésilien rastafari, noir et crasseux, son Negusa Nagast per-namboucain. Qui a jamais vu ça ? Une armée noire indo-orientale, équipée d'armes de jet, chassant des Indes occidentales les maîtres de l'anomalie néerlandaise à la pointe du progrès commercial, politique et militaire. Pointes contre pointe. L'anomalie américaine contre l'anomalie européenne — à vrai dire plutôt contre ce que l'homme vêtu d'Oswald, l'*homo habitus* européen, peut comprendre comme anomalie sur la seule foi de son messianisme chronique qui lui interdit de penser l'anomal autrement que comme une vague préfiguration de ce qui ne viendra jamais. Un orignal invisible, infléchable. Et bien-sûr qu'il s'agit d'un double. Mais pas celui qu'on croit : le double du conte hoffman-nien-freudien de l'angoisse de castration ou le double dostoïevskien, Goliadkine le jeune *versus* Goliadkine l'aîné, les doubles de Pays Froids, où il est encore question du papa et du fils. Ça c'est l'histoire de Peter, l'hallucination auditive. La filiation et la reproduction héréditaire, la communication entre humains d'une même espèce, s'aimant et se conservant autant que possible dans le même état, sans transformations, sans passages funambulesques vers des peuples d'oiseaux, de poissons, de Buriti et

mêmes d'eaux : Preto, Verde, Pacari, Ponte, São Pedro et Santa Catarina — bref sans faire peuple. L'enfant de papa. Patriarcat dont la forme est papa-maman et l'enfant, jiji-cricri agonisant dans l'essence triangulaire du Père. Non. L'histoire de Bento, l'hallucination visuelle, l'identité stricte, féminine, de la vue et du vu, comme seule peut la comprendre, encore et toujours, une femme, Clarice Lispector, ou un homme habillé en femme, l'histoire de Bento, du premier Bento brésilien, avant Bento Prado Jr et Bento Nunes, lecteurs de Clarice et d'Oswald, cette histoire est bien américaine et indienne. Ce qui arrive quand, au Mexique ou au Brésil, papa-maman n'encule plus le pédéraste inné : le même Artaud, « suie du cu de la grand-maman, beaucoup plus que du père-mère », ou Héliogabale, fils de son oncle, et surtout, et, tout compte fait, exclusivement de toutes les Julia, toutes primo-génitrices, Julia Domna, Moesa, Soemia et Mamoea, mères, tantes et sœurs, qui, brouillant définitivement la filiation, le périphe imbécile papa-maman et l'enfant où s'enferme l'engendrement, font naître ensemble le roi pédéraste dans un berceau de sperme. Le Matriarcat barbare substituant ainsi par avance aux histoires de famille, à la partouze œdipo-chrétienne, les symbioses et les connexions transversales entre hétérogènes, Julia, Domna et les autres ayant partie liée avec tout ça : la terre qui vit en Syrie où il y a des pierres qui vivent et où le sang de l'homme, par des canaux rituels, rejoint le plasma des animaux. Une anarchie dont la logique propre déjà inapplicable au monde romain affole le savant européen, qui, comme Claude, d'un pays à l'autre, ne sait voir que des similitudes, ne sait d'un pays à l'autre que parcourir le même Empire romain, logiquement romain. Un ordre métaphysique barbare qui fait communiquer partout et de

tout temps l'aborigène syrien avec l'aborigène Indien, marranes et marrons, le schizo, le philosophe et l'Empereur, tous en prise avec le latin. Bento de Espinosa et Benedictus Spinoza, Héliogabal et Marcus Aurelius Antoninus, Potiguaçu et Camarão : tous ceux qui ont un double nom. Un premier nom comme peuple non latin. Et donc comme une multiplicité de peuples, trente peuples d'orient ou d'occident, de péninsule ou de bassin, de rivages ou de plateaux, tournant dans une incessante transe migratoire autour de chaque premier nom — car le premier nom, qu'il soit ibérique, syrien ou potiguara, n'est jamais le nom d'une personne mais bien de toutes les personnes. Un deuxième nom, latin, comme personnage unique de l'Histoire Universelle — son deuxième nom n'étant pas plus le sien, mais en un autre sens. Une double dé-personnalité sous l'effet conjoint de la multiplication diastolique du premier nom et du resserrement systolique du second. Indien en costume d'Empereur : à la fois entraîné hors de soi, loin de soi, par la foule des peuples en mouvement sur la surface de la Terre, et en retrait sur le bord de la foule. Les deux, ensemble. Toujours la même station schizo-américaine de Carnaval. L'hallucination de Bento, image du double ? Oui. Mais pas le petit double misérable et méchant, vous savez, celui qui redouble la petite personne d'un chacun, niché dans tous les coins obscurs des chambres d'enfants œdipiens, entre les cuisses de leurs mères, dans le mauvais œil du Père et jusque dans les miroirs de la maison. L'hallucination de Bento : image du Grand Double, le Duplice, qui n'a rien à voir avec ce qu'on s' imagine ou pas de soi au regard de l'Autre, un moi fuyant en extension le long des lignes de migration, à travers le règne des espèces, et aussi : concentré en un point d'exception

royale, au-dessus de tous les vivants. D'autant plus exceptionnel qu'il fuit avec la foule, d'autant plus foule qu'il se distingue entre tous. Voilà cet autre lui-même que voit Bento au pied de son lit. Sa propre duplicité. Spinoza *als* Spinoza, disent les Allemands. Bento faisant son Spinoza. Du grand théâtre ! Quoi ? Spinoza, un roi pédéraste habillé en femme, un Empereur de Carnaval ? Un brésilien noir et crasseux seulement d'en avoir fini avec le vagin de maman et la fente des prostituées pour naître directement du cu de la Grand-Mère, « suie » du cu de la Substance-Nature ? Voyons ? Et le nouveau cogito espinosien : cogito ego-sue. Une lubie ? Pas du tout. Rien de plus sérieux. Une affaire de sperme, de sang et de merde. Sans dégoût. Afro-polonais brésilien, le concrétiste Leminski ne connaît pas le dégoût, ne confond pas comme vous un trou avec l'absence de Dieu, car rien n'est meilleur qu'une bela cagada, une belle chiasse, un bel épandage de merde, et aucune merde n'est comparable à celle de l'Aimée... le véritable or du Brésil. Une nativité non-chrétienne par le cu, genèse annale du pédéraste par le féminin, sans tout compliquer avec des histoires de charpentier cocufié par un ange. Né comme Héliogabale dans un berceau de spermes ibériques, juifs et arabes, Bento entre, sous le nom de Benedictus, comme Héliogabale, dans l'Empire Romain, « par le derrière ». Pratiquant comme lui une insurrection systématique, *more geometrico* — c'est là que ça se fait par le derrière —, contre le partage du romain et du barbare, de l'ordre et de l'anarchie, de la consonance et de l'aberration, et, comme lui, transformant la dépense barbare sans réserve et le plus absolu désordre, en expérience de la plus parfaite et la plus joyeuse unité. Et inversement. Sans vouloir vous vexer, il est vrai que vous aurez du mal à comprendre ça, vous qui vous

prenez pour des grecs et marchez au pas de l'oie vers le salut spirituel de l'Occident en maugréant sur la pauvreté en monde des animaux. Il faut être un peu sorcier, un peu chaman, pour savoir ça, que Spinoza est américain, éthiopien et donc syrien, que sa pensée comme celle des mille plateaux a avoir avec la pensée indigène. Le voyage est intensif. Certes. Mais, il a bien lieu aussi. Pour de vrai. Et si Lévi-Strauss n'a jamais vraiment débarqué dans la baie de Guanabara où le Corcovado et le Pic du Pain de Sucre lui paraissent, comme le chante Caetano, des chicots perdus aux quatre coins d'une bouche édentée, Deleuze aura débarqué pour de bon dans le rêve de Franny, sur la terre ocre et chaude de son rêve, dans la baie désertique du plateau gallo-romain de Millevaches, espace vide, melo vacua, Hautes Terres, Sertão limousin, véritable mer de collines, moutonnante, accomplissant déjà, ailleurs et là même où elle doit toujours s'accomplir, dans le même lieu, la prophétie, qui vaut pour tous les sertões, de devenir mers, et pour toutes les mers, en abordant leur côte, de devenir sertão, cernée de troupeaux de blocs granitiques, serra de vaches occitanes figées dans la pierre, et aussi, et surtout, planalto celtique où mille eaux prennent leur source, affluant dans la Dordogne, en direction de l'Atlantique coloniale et négrière, et dans la Loire, fleuve royal. Mer et baie-monde-chapada, où mille peuples et civilisations ne cessent de se brasser, et où Gilles se sent bien, loin en amont des estuaires et des vallées où le pouvoir blanc boutique ses machines molarisantes. Un Brésil intérieur à la France. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'un plateau n'est pas une baie, l'arrière pays une mer. Comment voulez-vous sans cela accoster un pays ? Toujours ce ton moralisant des boutiquiers de privilèges, marchands de sucre et d'esclaves. A Rio, comme en

Limousin, c'est la même bouche dentée des mêmes blocs de granite irréguliers, des mêmes pics cristallins, qui vous dévore. Et puis sait-on ce qu'est la pierre ? Ce que la pierre fait aux hommes ? Encore un savoir pernamboucain. Eduqué « par la pierre », comme dit Joao Cabral de Melo Neto, c'est-à-dire par leçons, pour en apprendre la diction impersonnelle, non emphatique, en allant du dehors au-dedans, pour bien vous rentrer ça dans la tête, à coup de dictées, de récitations morales, de poétique et d'orthodontie, l'académicien français, l'enfant de la Communale, n'aime pas les bouches édentées. Il leur préfère sans doute les dentitions régulières et complètes propres à la phonation scientifique. Mais dans le Sertão, dans la baie-plateau brésilienne, c'est une autre éducation par la pierre qui a cours. Du dedans au dehors et pré-scolaire. Là, la pierre ne sait pas enseigner, faire des leçons, et n'apprendrait rien si elle se risquait à enseigner. Là, la pierre est de naissance, au-dedans, le noyau ou l'amande de cet arbre pétrifié qu'est le sertanejo. Et cela même jusqu'à Guanabara, où c'est un bossu et deux frères, et, à Gavea, un roi de Tyr, qui, pour de vrai, accueillent Claude à Rio. Et puisque cela ne s'enseigne pas, ne s'explique pas, voyez donc les dents gâtées par la faim et le sucre des enfants nordestins et comment Glauber les exhibe fièrement dans sa propre mâchoire. Car du dedans au dehors, c'est seulement en pierre que peut s'exprimer l'homme du Sertão, en idiome pierre, en mots pierreux qui écorcheraient sa bouche s'il ne les enrobait pas chacun dans le cristal d'une intonation lisse car sucrée, ne prenait pas le soin de les confire, un à un, ce qui prend du temps, et l'oblige à parler lentement et à contre-cœur... à pourrir un peu plus ses dents, à réduire à l'état de chicot un bloc de granite à force de l'envelopper encore et encore de sucre. Et

donc à parler d'une bouche de plus en plus édentée un langage de plus en plus rare. Totale incompatibilité entre la langue orthodontique des Ecoles et la langue des Plateaux. De tout cela, il sera décidément difficile de parler sans parler une langue cariée. D'autant plus cariée qu'elle sera enrobée pour rendre supportable la douleur de la pierre, qui monte du dedans et vient, comme le dit Joao Cabral, endeuiller la peau « d'un noir terne et sale ». Peau endeuillée, terne et sale, du pau mulato, en mue permanente, sous laquelle, en de larges lambeaux de chairs, perce l'ocre doux et chaud de la terre, presque orangé, le vert et le rouge vifs de la tourmaline... que n'a pu manquer de voir Claude. Car, mulâtre, le Brésilien noir et crasseux, l'homme sans couleur est aussi un homme de couleurs, l'homme achromatique un arbre chromatique. Ce que veut dire « mulâtre ». Sans teinte *et* hâlé de toutes les teintes des tropiques. Noir *et* fauve. Cristaux durs du granite *et* cristal fondant du sucre. Le vois-tu maintenant, ce Noir qui insiste au chevet d'Espinosa : scintillant de mille couleurs instables, ouvrant fièrement une bouche cannibale édentée pour répondre à ton étonnement par quelques mots doux, soigneusement choisis, habillé en costume d'Empereur ? Es-tu à ce point étranger à Bento d'Espinosa ou à Spinoza pour ne pas te voir, toi aussi, dans une telle image ? Dans cette image brésilienne de toi-même. Te faut-il encore des explications ?

CARTÉSIO

Je sais, mon Bento. Tu ne me crois pas. Tu ne crois pas que Spinoza soit allé au Brésil. Un beau balnave. Un gros lézard. Et, comme dit Clarice, l'écriture, « ça ne vaut pas tripette ». Et alors, le spino-marxo-heideggériano-hégélianisme des philosophes, petit monstre des salles de classe ? Minuscule spinosaure, débile, inoffensif, quand même hargneux, forcément, d'être aussi inoffensif, et si pâlot. Petit anomal... Eh bien, si. Il y est allé. C'est avéré par le Museu Nacional do Brasil. Un établissement spécialisé dans les lézards à piques, à plaques, à cornes, à crêtes et à plumes. La preuve ? Le récit minutieux en est officiellement consigné, à la première personne, par Paulo Leminski Fils (un professeur d'Histoire et de Rédaction) dans le *Catatau*. Je tiens ça personnellement d'un ami du Parc de Belle Vue. Et Tout le reste. Alors, puisqu'il faut s'expliquer, mettons les points sur les i. « Catatau », *n.m.* : le bruit d'une chute fracassante, d'un effondrement. Au Portugal : une raclée et un pénis. Une branlée et une pine. Au Brésil : une grande ou une petite chose. A Bahia, quelque chose de laid. Un grand ou un petit spinosaure, très laid. Noir et crasseux ? Ou une discussion-bourdonnement, un essaim de mots, de noms et de phrases polyglottes, glosso-laliques, onomatopoiétiques. Géant ou nain, un lézard brésilien,

là sur l'asphalte, résistant jusqu'à toi et moi depuis des millions d'années. Dix-milles espèces survivantes. Bien avant toi et bien après. L'extinction des spinosaures ? Le voilà le vrai bobard, le vrai lésard ! Dix-mille bem-te-vi, dix mille petits tyrannidés, minuscules et terrifiants, qui t'ont toujours déjà vu, et capables de tauler un faucon, de cramer un boche. Crois-tu qu'il serait possible de fabriquer, chez nous, dans les laboratoires sous-équipés de nos universités blanches, des petits sauriens noirs et crasseux, des monstres miniatures comme un Spinoza allemand, un marrane berbère phénoménologue, communiste ou que sais-je, sans cette chute colossale de Catatau, de Spinoza en Amérique ? Mais, diras-tu, parce que tu te seras forcément renseigné : o Catatau, c'est l'histoire de Descartes qui va au Brésil, pas Spinoza. Et qui d'autre peut prendre la raclée ? Spinoza, est-ce que c'est pas o catatau de Descartes ? Son organe éjaculatoire ? Sa puissance poétique, auto-poétique ? Même l'Ecole a du mal à cacher ça. Chaque fois qu'elle essaye Descartes sans Spinoza, elle ne peut qu'ânonner des bondieuseries. Et pourquoi Descartes ne se prendrait-il pas la branlée en première personne ? Et « Spinoza » ne serait pas le nom de Descartes se prenant une raclée ? Bref : l'hallucination de Bento, c'est aussi Descartes aux tropiques, le sourire édenté de Cartesio. Bento Cartesio !

Te voilà comme le chien sans plumes, l'arbre sans voix de Joao Cabral, rongé jusqu'à ton manque. Privé de ce dont tu crois ne pas manquer — pour ne pas l'avoir, pour ne l'avoir jamais eu. Et sans quoi, pourtant, te voilà perdu, comme une aiguille ne se perd pas, comme un miroir ne se brise pas. Perdu en-deçà de l'humain. Ton fil d'homme rompu. Crois-tu. Et, comme le Cartesio d'o Catatau, embarqué par Nassau avec Wagener, Post,

Golijath et Eckhout, pour faire l'inventaire des biens coloniaux de la Nouvelle Hollande, plantes, animaux et hommes (toujours cette logique de boutiquier), frappé, ravi, par le Brésil, tu attends toujours des explications : qu'on te répète sous une autre forme pour l'authentifier et la clarifier, et prévenir toute erreur d'interprétation, encore et encore, mais sans emphase, la phrase que tu viens tout juste de lire, sans en changer d'un iota le sens, pour te récupérer toi-même intact dans cette continuité logique sans accroc de la leçon redondante, sans avoir perdu une seule plume dans l'affaire, portant toujours le même nom, un seul nom, le tien et certainement pas celui d'un étranger qu'en plus, c'est un comble, tu n'as de ta vie jamais vu, le nom d'un étranger où tu le pressens grouillent et rappliquent déjà dix-mille noms d'oiseaux, dix-mille coiffes de plumes, dix-mille parures pour un chien sans plume. Donc : que Descartes soit Descartes, Spinoza Spinoza, Hegel Hegel, Artaud Artaud, Camarão Camarão, Lampiao Lampiao, Moreira Moreira, et, mon Bento, surtout, que personne ne s'appelle Bento : $A = A$. Bref, que ça ne fasse jamais totem, que jamais à ton nom propre on puisse accoler un masque, le masque d'une autre humanité guarani-kaiowá, munduruku, kadiwéu, arapiuns, pankará, xocó, tapuio, xeréu, yanomami, asuriní, cinta larga, kayapó, waimiri atroari, tariana, pataxó. Et inversement, que jamais ton nom propre devienne un masque pour un Indien, un costume de Carnaval. Tu attends des explications, et, comme Cartesio, tu ne reçois que des informations toujours nouvelles, sans lien, et ne sais de phrase en phrase, de mots en mots, jamais à quoi t'attendre, prêt à jeter l'éponge, à te soustraire à cet avortement incessant du continu, à cette frustration permanente de ton attente, et à laisser là ta lecture. Et puis, mon Bento,

qu'est-ce que c'est que cette manière de t'appeler Bento, de te traiter de tous ces noms d'oiseau ? De te priver de ton nom de famille, de ton nom de famille spirituelle, de grande famille spirituelle, de cesser de parler avec toi dos au fleuve, de couvrir avec toi les gros œufs de notre prose commune, dos au fleuve — de ne plus te parler, mon chien sans plume, en te tournant le dos. De t'installer sur le quai, au bord du fleuve, au bord de sa matière vivante, de son sang épais et boueux, de t'entraîner sans plume, incapable de ne plus rien couvrir, parmi ce qui vit, dévêtu de tous tes vêtements de pays froid, jusqu'à ta chemise légère d'homme échaudé, jusqu'aux vêtements de nuages que tu rêves de te tailler. De t'exposer au trouble, au heurt blessant de la vie, où pullulent mille vies. A cette épaisseur submergeante du réel, dont se protègent les grandes familles hénochiennes de la pensée, les familles heautontimorouménotiques, qui s'appliquent une torture savante, méthodique et laborieuse, dos aux peuples vivants, pour garder leur nom propre et repousser les attaques de zoopsie auxquelles elles ne cessent pourtant d'être sujettes, hallucinant des sauriens répugnants. Qui, pour contrer les idées fixes qui comme un brésilien noir et crasseux ne cessent pourtant de les assaillir, apprennent la langue des anges pour n'effleurer que du bout d'une réduction transcendantale ou d'un calcul spéculatif, tête renversée, les lèvres au ciel, mais fermées, du plus loin qu'on puisse penser, la chose même, la bête immonde gisant dans la boue épaisse du fleuve sans plume. De t'établir là, au bord des quais, sur la répugnante paroi intérieure de la bouche cariée de Guanabara, face à Niteroi, rua Acre, qui porte le nom d'un autre bord, d'autres contreforts : les acres andins des terres indigènes kaxinawa non découvertes de l'Amazonie, Palestine tropicale et

florestale où les hommes, cueilleurs seringueiros, tiennent leur nom d'une plante, et où flottait autrefois, comme sur les quais du port de Rio, une même puanteur épidémique de caoutchouc fumé et de combustibles fossiles, où des jagunços continuent d'assassiner des rois insurgés du sertão-forêt, Chico Mendes, sosie du Président pacifiste de l'Eldorado renversé sur les toits du Palais Lage, au pied du Corcovado, autre chicot carioca, dans *Terre en transe* de Glauber, allié d'un chef indien kayapo-metutkire à plateau, ambassadeur labial de la Forêt-peuples. Toi, rua Acre, avec la jeune nordestine niaise de *L'heure de l'étoile*, la nordestine biblique de Clarice, aussi niais, pâlot et misérable qu'elle, d'une pauvreté à ce point crasse qu'aucun ami de l'homme n'y ira voir s'il est encore assez aisé pour manger à sa faim et babiller de vagues pensées de révolte. Sauf Clarice, obligée de se mettre dans la peau d'un homme pour s'habiller en femme. Torturé comme elle par la faim, étouffé par une toux chronique, la tête sous un mince oreiller, et suffisamment anonyme et médiocre pour être ravi, comme elle, vile bestiole, par le chant d'un coq surgi du néant dans l'aurore sanglante, venu jusqu'à ton lit depuis les quais du port. Toi, devenu cette femme, mon Bento. Pas Marilyn, la toute rose, mais cette Maccabée de Clarice, grise de crasse, aussi résistante au progrès des hommes qu'un insecte millénaire, qu'une juive pieuse à laquelle aucun grec ne fera manger du porc. Toi, traitée de menteuse par ton petit ami pour lui avoir confié la seule vérité connue de toi : qu'un coq chante dans ta rue... à ton petit ami, malheureuse, un penseur olympique, un savant diplomate, un brillant opportuniste prêt à te piquer ta meilleure amie, parce qu'elle est, admetts-le, bien plus présentable que toi pour sa future carrière de député. Mais toi aussi, depuis cette négritude

grise, mulâtre, de la rua Acre, tu l'entends maintenant le chant du coq. Et tu le vois. Tu vois l'aurore sanglante et l'oiseau, là où il n'y a aucun animal. Original à plumes. Evidence invisible. Là où les eaux se figent, épaisses et stagnantes, face aux vastes entrepôts fuyant à l'arrière du pont innommable jeté en travers de la baie vers Niteroi, portes sans portes, béant malodorant. Quelque chose, dit Joao Cabral, comme la stagnation de vie sale et renfermée de l'hôpital ou de l'asile. Visible seulement par un œil de lézard... détaché du corps, sans mémoire ; puisque la vue est immédiatement la vue de ce qui a toujours été présent, depuis des millénaires, avant J.-C., et dans le plus lointain avenir, après J.-C. Ce curieux agencement de médiocrité et d'éclat... D'insignifiance et d'infini... Rosemonde-Salamandre. La fille du film ? Je dis Rosemonde pour tenter d'expliquer, mon Bento. Car, nous, cette curieuse combinaison de femme et d'animal rivulaire, ne sommes pas roses, pas Marilyn, ni Rosemonde-Bulle, trop impertinente, trop âcre et trop belle, née dans l'esprit d'un documentariste suisse expert en sciences économiques... plutôt Rosetta-Salamandre dans l'eau boueuse de la rivière, la glèbe froide du bois. Une petite prolétaire moche... Filmée sans faire de sentiment. Une négresse belge, à peau blanche, rosie par le froid. Rosetta de Espinosa ! Jamais on n'y arrivera autrement. Quoi ? Jamais on n'arrivera à la vie sans ça. Jamais sans ça on ne reviendra à la vie. Tu peux noircir dix-mille pages sur la vie sauvage au soleil de la Haute-Provence, dans le parfum des lavandes, rien n'y fera. Il faut être autrement belge, autrement nordiste, autrement enfumé ! C'est vrai ! Comment faut-il le leur dire ? Avec leurs réductions, ils n'obtiendront jamais qu'un fond plus concentré, plus savoureux, tout juste bon à exciter leurs corps repus à

prendre un énième repas, aussi désespérément assuré que copieux... Arrosé de vin en bouteille, gavé de sulfites, pour les sauver de cette pourriture grise, de cette flore microbienne, de cette racaille, millions de bestioles vivantes, qui menace au fond des culots... Un coq au vin bourguignon pour le dîner ! Pour épater leur go à eux, les bons députés des choses et des hommes... forcément des conservateurs. Ça rassure. Pour jouir avec elle, d'elle, mais sans joie... Jamais avec leurs interminables effeuillages voyeuristes ils n'arriveront à ronger une chose jusqu'à son manque, à la mettre à nu comme un homme sans plume au bord du fleuve sans plume se dessèche bien au-delà même de la chemise qu'il n'a pas. Pour cela, il faut le désert : sa lumière ardente et nue. D'un coup. Sans s'y attendre. Pour progresser très lentement seulement à partir de là, et non vers là. Et alors seulement : l'infini, le chant du coq... la joie de l'immensité libérée par le cafard, par l'épanchement de la matière vivante hors de son corps, comme par le flux épais, dévorant, des eaux pénétrant la baie vue depuis la fenêtre de la bonne dans la *Passion de G.H.*, le plus grand livre spinosaurien jamais écrit, et forcément écrit par une femme, puisque, je te l'ai dit, Spinoza est une femme. Une femme qui avait fait le rêve de Franny D. « Un cafard, plusieurs ? » se demande, furieuse, Franny Lispector. Un cafard et dix-mille vies. L'immensité. Depuis la fenêtre de la chambre-désert, au-delà des gorges rocheuses de Rio, les favelas sur un morro, plus loin les plateaux de l'Asie mineure, le détroit des Dardanelles, plus loin encore les sables du désert, la région des grands lacs salés, les marchés assyriens, l'Égypte des Pharaons, l'Athènes antique, Constantinople... Car si le cartésien du Gay-Lussac ne peut, par la baie vitrée de son bistrot, voir plus loin qu'un dépôt

archi-fossile ancestral, l'œil du cafard carioca voit, lui, de l'œil ancestral même du dernier troglodyte, et du plus ancien animal. Et de cet œil, il voit jusqu'au plus lointain futur.

Comme Cartesio, tu attendais des explications et, comme lui, tu t'en es remis corps et âme à ce vice-gouverneur polonais des Tropiques néerlandaises, ce Kristof Articzewski qui t'y accueille... puisqu'il faut bien t'en remettre à quelqu'un devant un tel désastre, chercher une main. Mais ce Christophe là, ce Réprouvé, jamais ne t'aidera à te sortir des eaux boueuses du fleuve. Cet Articzweski ou Arstixoff, comme tu veux, t'abuse, comme il abuse Cartesio. Parce que son besoin à lui est bien plus grand que ton besoin d'explication. Inutile de jurer que, « homme très homme, et aimant les femmes, que tu as eues nombreuses, jamais, au grand jamais, tu n'as eu de tels penchants contre nature ! » : te voilà bien amouraché de ce polanar d'Artizewsque. Mais, le voilà aussi l'agent subversif qui emmêle tout. C'est lui, à qui tu ouvres ton cœur, qui est en vérité la cause de tous tes malheurs. Lui, l'anti-jésuite, l'ennemi des réducteurs d'indigènes, le mauvais principe : la Compagnie des Indes contre la Compagnie de Jésus. Rien à faire de l'alphabétisation des sauvages, de la latinisation des miséreux ! Juste là pour la perte de ton humanité et, avec elle, de toute ta civilisation. C'est lui, ce géant anthropophage à tête de chien, cloîtré gamin avec Leminski au monastère de São Bento, pour apprendre à pister tes espoirs les plus ténus. Lui, ton devenir nordestine. Lui, le démon, qui te fait penser en rond. Ah ! Les imbéciles qui se targuent de ne pas penser en rond et qui ne l'ont jamais rencontré ! Trop tard, mon Bento. « SpinoZa »... Tu crois vraiment t'en sortir en collant un Z dans ton nom ? En virant l'E espagnol d'Espinosa ? En lissant tes

épines. Quoi ? Tu espères quoi ? Pardonne-moi, mais, c'est lui, ton amoureux, qui te polonise ; c'est lui ton Z polak. Le devenir yiddish de Descartes. Lui, qui te ramène à Tchechnik, dès ton premier quai grouillant de vermine. Lui encore, le démon carieur de l'écriture nordestine, qui disorthographie la langue sertanejo de Glauber sur l'Eztetyke du Kynema.

On raconte, dans les classes des écoles brésiliennes
Que DEZKARTES, appelé au PERNAMBOUK par NASKAU,
S'est établi à REZIFE
Où, tous les matins au réveil, habillé en mae-de-santo,
Il écrit dans une langue inconnue, afro-asiatique,
Une longue lettre à un certain Bento,
Un juif d'AMZTERDAM qui la traduit en latin et l'insère
Selon un système de classement très sophistiqué
Par axiomes propositions et scolies
Dans une « ETYK »
Qu'il projette de faire paraître sous le nom de SPINOZA
Chez un éditeur hollandais.
La voilà la stricte vérité.

CHAYA OHLOCLITORISPECTOR

C ar, contrairement à ce que l'on raconte aux enfants, ce n'est pas en portant des enfants sur ses épaules que Christophe sauve. Ce n'est pas en donnant libre cours à sa pulsion phorique, durch Nacht und Wind, qu'il protège de l'Ogre, roi des aulnaies rivulaires où pousse un bois rouge nappé d'écorce blanche, ou grise — bois de braise des zones tempérées. Ce n'est pas, contrairement à ce que pense Michel Tournier, la superphorie d'un enfant astrophore perché sur les épaules d'un Gilles de Raiz nazi qui sauve de l'Holocauste. Le vrai Christophe, Tarado da Sé, géant pervers nigromancien d'Olinda, pratique une autre médecine, qui n'a rien à voir avec cette supercherie, la prétendue migration des âmes, la traversée du fleuve jusqu'à l'autre rive. Une médecine exclusivement corporelle. Il ne verse pas son sang pour le repas du soir, pour que des brancomanciens romains revêtus d'une chasuble cousue d'or et d'argent, après avoir copieusement enfumé la salle où somnole docilement leur public, fassent mine tous les dimanches, à heure fixe, de convertir les espèces, de transsubstantier le vin. Le vrai Christophe ne porte pas le Christ qui sanctifie par le sang. Comme le Diable de la Tentation du Christ au désert dans *l'Âge de la Terre* de Glauber, Dieu des eaux surgit de l'océan en sifflotant la Marseillaise, il soumet à la plus

terrible des tentations, bien plus terrible que la tentation d’user de miracles : la tentation d’aimer, de répondre à son immense besoin, à son impérieuse exigence d’amour indifférent, total. La tentation du neutre, du gris. La tentation claricienne de ne pas passer sur l’autre rive. De rester dedans, au-dedans de la chose, de la vie impersonnelle de la vermine, dans la boue du fleuve, sur sa troisième rive, sans traverser. Qui résisterait à une telle tentation, à la tentation d’être aussi médiocre, aussi moche qu’une petite salamandre nordestine nichée dans les eaux fan-geuses d’une bouche édentée ? A cette extraordinaire exigence d’amour divin ? A cette demande d’un Dieu immense, neptunien, Natura naturans, faisant simplement tout ce qu’il fait, d’une in-finité de manières, aucune plus convenable qu’une autre ? Sans bien et sans beauté. Christophe n’est pas un Porte-Dieu, il est Dieu. Le Dieu de Spinoza. De Spinoza vaincu par la tentation de l’amor intellectualis Dei... de Spinoza tenté par son Dieu. Et c’est encore Lui qu’il hallucine au pied de son lit : un Dieu géant Noir et Crasseux. Deus sive Pindorama. Lui-même aimé de Dieu et aimant Dieu du même amour indifférent, furieu-sément, joyeusement neutre et gris... mulato. Qui résisterait à cette formidable tentation de déshumanisation ? Qui, y ayant cédé une fois comme Clarice, n’y retournerait pas, comme elle, toutes les nuits, recouverte d’onguent de chair, pour monter dans le désœuvrement de la nuit, jusqu’à l’aube, le cheval chamanique du roi du sabbat, quadrupède ailé sorti des entrailles de l’océan, strix aquatique anthropophage ? Pour commettre sous l’emprise de l’amanite le plus joyeux des meurtres ? Et se réveiller le matin, au bord du ruisseau, la bouche pleine de sang ? Le sang de sa victime, enfant ou roi, et le sien propre, matière vivante du sabbat.

Ah, l'humanisation des humanisateurs ! Qui mettent à part Dieu et le Malin, Saint-Christophe et Krystof, le porte-Christ et le Pernamboucain, la chevauchée du père, den Knaben wohl in dem Arm, et le roi des Aulnes, le Diable des bordures — la belle promesse qu'il vous fait de porter les robes dorées de sa mère et de danser, habillé en femme, au milieu de ses filles. Non. Il n'y a qu'une seule chevauchée, celle du cheval-strix rivulaire, et c'est lui qui dévore l'enfant, et l'enfant qui se dévore avidement lui-même sur le dos du cheval. C'est lui, ce Diable de Krystof, et non Jesus-Christ, qui verse son sang — qui, comme le cafard de Clarice, se sacrifie, pour que la matière de son sang soit appliquée, en compresse, sur ton œil blessé par les tortures que tu t'infliges. Et que ton œil, par la vertu médicinale de cette boue de sang, se mue en œil de cafard, de lézard. orò polacopélophtalmothérapeutique : « Pour que te pousse hors du corps un nouvel organe visuel exclusivement affecté par tout ce qui te désorganise. Comme sur le bord du désert pousse l'œil de la rêveuse schizo, détaché de son corps, affecté d'une infinité de manières par la désorganisation permanente des populations en transe. Un œil féminin, exclusivement féminin : olhoclitoris, œil-bouton de rose, ton pénis de nordestine. »

Te voilà maintenant du côté de la matière vivante du plaisir. Pour avoir connu la tentation du neutre, de la mangrove en décomposition, cité-jardin du Diable, enfer de Thulé, peuplé de pythons hypnotiques — « que me hipnotiza » dit Cartesio — et de monstres reptiliens portant des masques séfarades. La bouche pleine d'animaux vivants, connaissant le goût de la sangsue. D'avoir bu l'eau des fruits des eaux stagnantes, dont Lévi-Strauss dit qu'elle sent la cave, et dont il fuit l'odeur comme il fuit la boue

noire de la baie de Rio, pullulant de crabes, et les palétuviers dont il ne sait si l'expansion relève de la croissance ou du pourrissement. Car, ce n'est pas à Santos que Claude connaît le choc des tropiques. Pas ce choc négociable de la forêt de tourmaline : le thaumazein qui fait encore penser l'homme blanc. Qui le laisse là, stupéfait, à branlocher des idées pas ordinaires sur la matière fossile, le Grand Dehors, l'accrétion de la Terre... Par soustraction d'un félin tropical se délectant du sang d'un homme noir comme un indien guayaki du suc vineux d'un palmier... C'est bien à Rio qu'a lieu le choc. La perplexité panique de l'européen qui l'oblige à remonter fissa à bord de son paquebot. Le choc de la vermine, de la vie ancestrale non fossilisée, la bicharada, là, vivante, remuant lentement sur les berges glaireuses de la baie, fixant l'intrus avec les yeux réels du cafard de Clarice, yeux noirs et radieux de mulâtresse à l'agonie, aussi vieux que les salamandres, les chimères, les griffons et les léviathans — plus vieux que ce qu'aucune fouille, aucun forage, ne pourra jamais extraire de la terre. Le choc du bestiaire de *Catatau* face auquel la logique de Descartes ne marche pas, et auquel Cartesio succombe comme on succombe à la demande d'un trop grand amour. La vie vous regardant depuis la fange humide, grossière et vivante, où germe avec une insupportable lenteur votre identité de personne civilisée, de paléontologue avisé prêt à monter en chaire, devant quelques dizaines d'idiots savants, pour enseigner qu'il leur est salutairement possible, depuis la banquette du bistrot où ils se retrouveront tout à l'heure, de penser à leur tour en première personne que le monde et sa subtile architecture existe sans eux. Sans eux ! Comme s'il suffisait de remonter à bord du paquebot pour mettre entre soi et soi-même la distance d'un monde sans

nous, pour vaincre l'ivresse olfactive du Nouveau Monde, que provoquent, déjà bien avant qu'on y aborde, les arômes fruités de la forêt en fermentation qui vont sur l'Océan au-devant des navigateurs, et substituer à ce monde putrescent et vineux le monde de la science des objets pétrifiés depuis des millénaires sous leur forme première et mathématique. C'est pour avoir raison de cette pourriture que Claude, loin de la baie édentée, escamotera à Santos des tableaux du Douanier le meurtre anthropophage perpétré par le jaguar, et la Femme de la Forêt Fantastique. Dès son arrivée, avant même d'avoir rencontré un seul tupi, Claude comprend d'instinct que s'il veut mener à bien sa mission brésilienne sans risquer d'être cannibalisé par le Brésil — de se retrouver, comme Pierre Fatumbi Verger, habillé en femme dans un terreiro de Salvador — il lui faut se méfier de la Femme Fantastique, du Perroquet qu'elle porte sur son bras, comme Jo, la femme décapitée de *L'origine du monde*, et qui, comme à Cartesio, lui parle en polonais, le raille en imitant Articzewski. De cette Dina Hiffernan Lizpektor qui prépare avec soin pour les nuits du sabbat le cauim de manioc propre à enivrer les guerriers, à aiguïser leur insatiable appétit de vengeance cannibale. Tous les jésuites, Monteiro, Anchieta, Gra, Azpicuelta, vous le diront : il n'y a pas de meilleure image de l'enfer que ces beuveries des peuples indigènes ingurgitant des quantités invraisemblables d'alcool, catatau de toutes sortes de vins de racines et de fruits fermentés, préalablement mâchés par la bouche de jeunes vierges. Car le règne de la moisissure, du monde en fermentation, le règne des vins, est d'abord celui des femmes. Comme l'est, en fin de compte, celui de la haine cannibale et de la guerre indigène qui s'ensuit. C'est une même nécessité qui commande l'enrôlement

de force des guerriers-buveurs dans les armées coloniales et l'embouteillage des vins par les éleveurs-négociants. Une nécessité jésuite : empêcher l'enivrement des meutes par la fermentation éthylique des plantes autochtones mâchées par des femmes. Il n'y a pas plus grand obstacle à la conversion des natifs que ce vin de femme, naturel, baroque, inconstant, qui, comme le paulato, n'a jamais la même couleur, et vire sans cesse d'un arôme à un autre... et sera bu avant d'avoir exhalé son dernier parfum. Aux armées en ordre des blancs, où chaque homme, réduit à la bouillie commune, dort, mange et chie, indistinct, sans nom et sans femme, avec d'autres hommes, il faut opposer le boucan festif des sorcières tupi où, sous l'emprise de la boisson, exaltés par les danses et les chants incessants, courant en tous sens dans le village, les hommes énumèrent la longue liste de leurs meurtres de guerre et retrouvent la mémoire de leurs noms, de leur centaine de noms, de leurs noms de criminels, tous pris à l'ennemi.

Comment les ancêtres de Chaya Pinkhasovna Lispector, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Thamar, Pharès, Zara, Esrôm, Aram, Aminadab, Naassôn, Salmon, Rahab, Booz, Ruth, Jobed, Jessé, David, Salomon, Roboam, Abia, Asa, Josaphat, Joram, Ozias, Joatham, Achaz, Ezéchias, Manassé, Amon, Josias, Jéchonias, Salathiel, Zorobabel, Abioud, Eliakim, Azor, Sadok, Akhim, Elioud, Eléazar, Mathan, Jacob, Joseph et Jésus, Jésus le baptisé par un nazir rivulaire, Yo'hanan Kristof Articzewski, et, depuis tout ce temps, Pedro et Mania, ont-ils pu croire que la Terre avait été créée par Dieu il y a six mille ans ? Car, ne vous en déplaise, ils l'ont cru. Six mille ans, l'épéolithique, l'âge du premier vin caucasien à Areni, et des premiers noms, les noms des espèces et des gens, puisqu'il n'y a pas de noms sans fermentation éthylique.

L'âge épinéothylique où la rencontre des eaux a fait naître le premier brouillard humide propice à la formation de la pourriture grise sur les grappes surmûries. Six mille ans, l'âge du Serpent des Rêves, qui était au commencement, qui était Dieu et qui, auprès de Dieu, nomme toutes choses et par qui toutes choses sont. L'âge des cochylispector, des bufonidae, batraciens latino-américains, et des buphagidae, sortes de pitangua tic-tiui bem-te-vi méditerranéens, qui prolifèrent dans la vigne-pâturage centenaire des schistes languedociens de Lenthéric, à l'abri des contreforts des Cévennes paléozoïques. L'âge des ruminants des vignes, girafes tropicales à bois de cerfs du Gers. L'âge de la flaque sanguine, de la pupille opaque, extraordinairement réactive, cernée d'un large iris rose, qui se forme au centre des cuves de vinification. Six mille ans : l'âge de Pindorama et du Bicho do Fundo — qui viennent après et sont au commencement. Fasciné par les quatre milliards cinquante-six millions d'années qui séparent très exactement l'accrétion de la Terre de son ballon de rouge branco, parfaitement protégé contre la moindre attaque d'acidité, le réaliste spéculatif ne peut atteindre à ces six mille ans. Comme Cartesio, le cyborg baroque de Leminski, mon Bento, et comme le lecteur de *Catatau*, qui est aussi Cartesio, tu accèdes à présent à une toute nouvelle redondance, une redondance toute neuve... à l'indifférence absolue, strictement identique à l'information la plus absolue... l'énumération de tous les noms, leur démultiplication épiphyte... Yo'hanan Hiffernan, Gilles de Ray-Lussac... le scintillement d'une même image, la vision d'un brésilien noir et crasseux, à travers une foison d'images, de percepts et d'affects, luso-néerlandais, syriens, amérindiens, yiddish, féminins, végétaux, sexuels. Zappés à grande vitesse. Quo imago aliqua pluribus

aliis juncta est, eo saepius viget (V, Prop. 13). Du *Fort* au *Da* de la ritournelle mise en fiche par Freud, c'est toujours le même qui revient, et du *Da* au *Fort* toujours la mort du même qui menace, logique de l'éducation par la pierre, entièrement basée sur la croyance dans l'inexistence, la foi en un Dieu vaginal acéphale — comme si le tamandua pouvait manquer, la pierre manquer d'ensanglanter la bouche ! La complexité, comme la complexité du vin, ne s'obtient pas par purification, mais naît d'une plongée dans les profondeurs du chaos où l'existence abonde, grouille et prolifère. Et chaque plongée est en même temps un épanouissement. La voilà l'autre logique prophétisée par Oswald, la logique tupi, la logique d'o Catatau : l'embrasement mutuel de la plongée et de l'épanouissement. Et aussi : l'introversio extravertie, l'extraversio introvertie. L'embrasement mutuel de l'extraversio épique, inédite, interminable panoplie documentée, historique, géographique, humaine, et de l'introversio verbale à travers les chenaux souterrains, inhumains, de la langue et de la pensée. L'écriture cybernétique, récursive et perturbée, d'o Catatau, le texte le plus informatif et le plus redondant jamais écrit. Maximalement informatif, excessivement diastolique, jusqu'à la plus insoutenable systole cardiaque, la plus aiguë des contractions cordiales : Katamenokata no monômio gatari, de kono, mono no oko mo kodomo condomino. De Re Niponica. VII 33. Inj. Judus. Et donc maximalement redondant : 0 = 0. La nouvelle langue de la philosophie, son portugais, le latin de Descartes au Brésil, en état de choc tropical, gréco-nippon — un latin d'Évangile apocryphe copte, afro-asiatique. La langue des prêtres de l'Inde africaine, des rois-peuples de l'île de Braise. Illisible ! Ou seulement par un analphabète. En yoruba ? — « Àjásó n't'ááyán » : la

formule précise de la nouvelle logique claricienne. Très exactement, l'ofò trois cent cinquante-sept appris à Fatumbi, l'œil de Sango, par ses maîtres babalawo. A prononcer après avoir pilé avec une pierre de foudre un certain nombre de fleurs (Bananier), d'herbes (d'Eléphant), de grains et de plantes, un ver de terre et une plume d'oiseau (Chouette), avoir répandu la préparation sur des morceaux de tissu rouge attachés aux quatre coins d'un linceul, et avoir cousu le tout. Alors, c'était donc ça, nos travaux ? C'est ça. Le fouloir épinéolithique, la vermine... les plumes du chien, le passereau ubiquiste... cousus ensemble... C'est ça. L'ofò qui serait sans effet s'il n'était prononcé. Obligatoirement prononcé ! Ecrit ou lu, ça ne vaut pas. Ou peut-être écrit à voix haute... Et qui pour agir, être le Verbe agissant, doit comporter au moins une syllabe de l'ingrédient et de son action. Et ne presque pas faire phrase. *Àjásó n't'aáyán*. Dans la langue relativement informative (dans la traduction française) : *Àjásó* : « Rassembler les parties sectionnées d'un corps » ; *Àjásó n't'aáyán* : « couper pour rassembler est la caractéristique du cafard ». Dans notre nouvelle langue, dans la langue absolument informative, hyperinformative : *Àjásó n't'Chaáyá* : Séparassembler n't' Clafarice. Ramener à la vie. La formule d'Héliogabale ressuscité. C'est ça ! Sens-tu enfin (puisque cela ne peut être que senti), sous l'effet de cette magie (puisque seule la magie de l'ofò y pourvoit), ce que veut dire « sentir que nous sommes éternels » ? Puisque ta redondance toute neuve, en troublant ta contemplation maniaque d'un unique Grand Dehors, réveille enfin ta puissance visionnaire de lézard clitofaricien : libère une myriade de visions d'une myriade de choses, toutes singulières, naissant les unes des autres, sans fécondation mâle, par pure parthénogenèse. Toutes ces naissances,

cette vivacité, qui sont de Guaraci, la voilà ta nouvelle redondance, ton indifférence absolue, ta neutralité, ta couleur grise, ta toute nouvelle médiocrité, éminemment affective, positivement affective, au plus haut point et d'une infinité de manières. Qui te libère de tes passions par une Passion plus grande que toi... l'affectibilité jouissante de la matière vivante, de son œil-bouton d'Amour, photosensible et ophtalmographe, qui, avec ses huit mille terminaisons nerveuses, enregistre minutieusement la moindre réfraction optique et la traduit immédiatement en plaisir spasmodique. Puisque quicquid intelligimus tertio cognitionis genere, eo delectamur.

BENTO CARTESIO. — Ergo sum, aliás, Ego Renatus Cartesius, cá perdido, aqui presente, neste labirinto de enganos deleitáveis, - vejo o mar, vejo a baía e vejo as naus... vejo mais...

ARSTIXOFF ARTYZEWSQUE. — Délicieux Bento d'Amour...

GALLI-MATHIAS

« J'ai demandé à un homme ce qu'était le Droit. Il m'a répondu que c'était la garantie de l'exercice de la possibilité. Cet homme s'appelait Galli Mathias. Je l'ai mangé » (Oswald). Né depuis 1797 dans une famille de négociants-éleveurs en vins de Bourgogne, comme sa grande sœur, mère supérieure d'une mission jésuite amazonienne, et comme son frère, Louis le sixième, missionnaire du vin industriel au Nouveau Monde, Galli Mathias, professeur de sciences politiques chez les Fils aînés de l'Église, sert une grande mission d'amour : entamer une grande négociation diplomatique entre les peuples de la Terre et des Modernes qui, comme lui et ses jeunes amis, chercheraient enfin à se présenter convenablement. Des Occidentaux repentis qui confessaient qu'ils n'ont jamais été modernes, n'ont jamais cessé de pratiquer la même religion que celle des autres peuples, depuis les mers de Chine jusqu'au Yucatan, depuis les Inuits jusqu'aux aborigènes de Tasmanie, le même bricolage d'idoles et d'objets sacrés, même s'ils l'ont fait différemment, parce que la même chose peut se faire de différentes manières — et que la leur, la manière catho-bourguignonne, n'est pas inintéressante ... qu'on vienne voir et qu'on s'y essaye ! Le plus grand projet politique inspiré de Vatican II, pour la création, sous la forme d'un média

social mondial, d'une immense réduction jésuite qui reprendrait à zéro l'œuvre catéchétique, sans contrainte, sans violence, en usant de la seule séduction qu'exerceraient notre religion, notre science, notre philosophie, notre droit, sur les peuples aborigènes convaincus par les nouveaux missionnaires de la Compagnie G.M. de la parfaite adaptabilité des pratiques occidentales à leurs propres pratiques — de leur caractère aborigène ! Possiblement aborigène ! La nouvelle pédagogie de l'éducation coloniale par la pierre. Pas sûr que ça marche.

Simulation d'une négociation diplomatique avec des Modernes qui chercheraient à se présenter enfin convenablement aux autres collectifs :

GALLI MATHIAS. — Rien d'absolument différent de ce qui se fait... CUNHAMBEBE (*la bouche pleine*). — Jaudra ichê.

GALLI MATHIAS. — Ichê ?

CHACHUGI. — Aché. Cho, Cho, Cho!

STADEN. — Ich. Ich.

GALLI MATHIAS. — ...depuis les mers de Chine jusqu'au Yucatan... La même matrice...

CUNHAMBEBE (*à Galli Mathias*). — Jaudra ichê !... Barkibia ! Dégage ! ARTYCZEWSKI (*renchérisant*). — Idz ! Idz !... Dégage, poule mouillée ! Chou ! Chou ! tè, tè, tè, tè, tè !...

LAMPPIO (*à l'accordéon*). — Oia eu aqui de novo... xa-xa.

CUNHAMBEBE, ARTYCZEWSKI, CHACHUGI, STADEN (*en chœur, dansant autour de Galli Mathias*). — Xa-xa... xa-xa...

GALLI MATHIAS (*avec une voix de femme*). — Xa-xa... oia eu aqui de novo... cho-cho... oia eu aqui de novo... xa-xa... oia eu aqui de novo... chê-chê...

La preuve ? Ce pauvre Chachugi, bayja jusqu'au cou, occupé depuis le lever du jour à tendre son arc, à retailler les pointes en bois dur de ses longues flèches, dos au village, interdit de voir la femme, sa femme et son enfant né dans la nuit, exclu de la matière vivante, de la flaque rose, vineuse, du placenta... de l'irritante fadeur du ventre maternel dont il a joui... et tous ces jaguars qui accourent vers lui et le somment d'entrer dans la Forêt Fantastique pour leur disputer le gibier, tous ces jaguars qui l'invitent à retourner dans la meute, à verser le sang avec eux, à tuer des animaux pour recouvrer sa puissance de voir la Femme, la merveilleuse apparition de la Forêt Fantastique, seul moyen pour un homme d'être homme, homme-jaguar, vir-jaguar, d'être homme comme le jaguar est homme : pointes plantées dans la pulpe du vivant. Comme la parturiente est homme : féline mordant directement au placenta — et ne plus courir le pire des risques : l'humanisation de l'homme, sa masculinisation, le risque mortel de ne plus être jaguar, d'être à jamais aveugle à la Femme — de tourner pane-papa, Dieu le Père enculeur de jiji-cricri, l'enfant né d'une Vierge perpétuelle aplasmatique violée par son Fils. Car, ce que les Tropiques ont fait de différent, c'est bien d'avoir inventé le chrétien avant que le chrétien soit anéanti par l'absurdité des Tropiques. D'avoir déjà identifié, bien avant Nicée, la folie trinitaire, et bien avant Sophocle, le poison du papa-maman et l'enfant. La divinité du Père, l'insurrection du Fils, la charité, la longanimité, la serviabilité, la bonté, la maîtrise de soi, la fidélité, l'AIME project de l'Esprit Saint. D'avoir craint par-dessus tout de devenir chrétien : la plus grande menace qui pèse sur la virilité des chasseurs, sur leur virilité tropicale, leur virilité de jaguar, leur virilité pourpre, sanguine et végétale, éminemment féminine

— leur capacité à virer jaguar, à virer femme directement nourrie au plasma de la matière vivante. Mais ce matin-là, Pierre, le chroniqueur français des Indiens Guayaki, ça l'angoisse vraiment le mutisme de Chachugi. Difficile d'arracher un mot d'explication à son informateur. Difficile aussi de ne pas compatir, de ne pas ressentir jusqu'au cœur de son propre exister, et forcément de son exister occidental, œdipio-chrétien, le désarroi du masculin ployant sous le poids symbolique de la Femme, contraint d'affronter seul le monde dangereusement vivant de la Forêt. Tout cela à cause de l'enfant. Tant de malheur, de silence, d'anxiété, ça ne peut venir que de l'enfant ! Le Fils, le Separator, prêt à s'insurger contre le Père, à le tuer au premier croisement, à le bouffer avec ses frères. Extraordinaire coïncidence de la pensée sauvage et du logos le plus puissamment maître de soi de la pensée occidentale. Cet insoutenable silence de Chachugi occupé aux préparatifs de la chasse, muré dans son savoir indigène indicible, fermement appliqué à réussir son entreprise conjuratoire, tendre l'arc, entrer dans la forêt, tuer du gibier, ça ne peut être que sa manière à lui de parler, sa manière à lui d'exprimer la pensée sauvage inconsciente de soi en ce que seuls les gestes la disent : la vocation parricide du nouveau-né. « La pensée sauvage inconsciente de soi en ce que seuls les gestes la disent... » ! Une telle connerie, il faut la lire pour la croire ! Et l'écrire ! C'est qu'en lisant les écrivains, on ne lira jamais que des conneries, et que tout écrivain, tout homme qui, aux tropiques comme au retour des tropiques, ne sait rien d'autre qu'écrire, dès lors qu'il écrira, écrira, l'idiot, forcément des conneries. A moins de ne pas écrire : de tenter de ne pas fixer par l'écriture que ce qu'il y a de plus subit. De tenter comme Clarice de fixer, mot après mot, dans l'écriture,

du mouvement même de cette saudade effroyablement bienheureuse qui confond contre la poitrine d'une femme « para sempre » et « para nunca », pour toujours et pour jamais, l'istante-já, le déjà du ceci, le d'jà du isto. De tenter une écriture photographique, oculaire, instantanée, du déjà isto, ancestral et fugitif, plus bref qu'aucun mot et plus durable qu'aucun livre. A moins de n'avoir plus soi-même, dans l'acte d'écrire, d'autre but et d'autre existence que l'instant du ceci. D'autre puissance que sa puissance de métamorphose. De faire de cet « ex-isto », de cette manière d'être du ceci, d'en être, d'être par lui et en lui, moi, directement nourri de sa substance, la formule la plus adaptée, la moins inepte, de mon ego sum. D'écrire ex-isto. D' jáx-isto. A moins, comme Clarice, mais aussi Céline, la dentellière d'Asnières, de n'écrire que l'écriture — de même que, pour véritablement peindre, on ne doit peindre que la peinture. Et de te l'écrire, mon Bento. De t'écrire l'écriture, et de te l'écrire illisible. En t'écrivant le Z de Spinoza comme on trace les indices d'un odù yoruba dans la poudre d'une préparation sacrée, faite de feuilles cueillies dans la forêt de grand matin et triturées solennellement par des femmes au torse nu. En t'écrivant comme le Verbe agissant s'écrit, seulement illisible aux pieds des scribes. De prendre, pour toi, par l'écriture, l'écriture avec la main, d'écrire chaque mot en le prenant avec la main. Pour le sentir vibrer. Et de le poser dans ta main. De ne plus faire de l'écriture qu'une vibration de mots sans significations, ou alors seulement auditives, corporelles. D'écrire « dinosaures », « ichtyosaures » et « plésiosaures », et même « spinosaure », moins pour suggérer des correspondances inconscientes, de secrets échanges, que pour accroître, maintenant, sur le champ, notre propre frémissement oculoclitordien,

et puisque le clitoris est un œil, un œil-ouïe, tendre au plus près du point où l'écriture virera voir, et ce voir même de l'œil par lequel la vie se voit — où le sens sera exclusivement corporel. A moins de soutenir par l'écriture le choc du maintenant, à rebours de la mélancolie allemande qui, par l'écriture, toute entière s'y soustrait. Mieux encore : de le provoquer, d'aller aux Tropiques, de multiplier les instants, les arômes, de libérer leur séquence — jusqu'au risque de perdre son lecteur, jusqu'au risque de l'information la plus absolue. Jusqu'au risque de ne plus être lu. Enfin ! Seulement ouï par un œil. Jamais Galli Mathias n'arrivera à nous symétriser. Parce que Pierre, le silence de Chachugi, il ne veut, il ne peut pas l'ouïr. Parce que son silence, sa concentration matinale, en vérité libre d'humeurs, il ne peut l'endurer, pas plus qu'il ne peut endurer l'épreuve du isto, vouloir le flux mortel des instants. Son scintillement silencieux incessant, son apparition-disparition létale-vitale. Comme Staden, et tous les philosophes incontestables des pays froids, il a peur de la mort. Alors, il écrit. Et forcément des conneries. Sur la masculinité et la féminité, sur la double équation guayaki : Homme = chasseur = arc, femme = collecte = panier. Sur l'impossibilité pour un homme de perdre son droit à l'arc sans devoir porter le panier. Sur la triste condition de l'homme contraint aux exploits de l'arc sous peine de déchoir et d'être obligé d'incorporer le groupe des femmes, de devenir réellement cueilleuse-ménagère et donc « métaphoriquement » femme, comme Krembegi, le pédéraste guayaki, kyropy-meno, anus-faire-l'amour, qui ne coupe plus ses cheveux, n'attrape plus jamais d'animal et fabrique les plus beaux colliers de dents dont se parent les femmes lorsqu'elles sont heureuses. Et si Krembegi est heureux du bonheur des femmes, c'est

bien-sûr d'avoir admis sa déchéance. Par une sage résignation stoïcienne. Du moins doit-on le supposer, car Krembegi, comme Chachugi, est peu disert, et, homme très homme, le Français ne lui envie certainement pas sa pédérasie. C'est pourquoi, il ne t'écrira jamais son écriture, mon Bento. Et, ne te l'écrivant pas, ne verra pas ce qu'aucune écriture ne peut comprendre : que, femme, Krembegi ne l'est pas métaphoriquement, mais bien réellement. Que sa pédérasie accomplit réellement, dans le féminin, le féminin et le masculin. Que seul un pédérasie, comme Héliogabale, ou Spinoza ressuscité en femme, peut être un prêtre du masculin, de la masculinité REELLE. Car si Krembegi a troqué l'arc contre le panier, il n'a pas perdu la pointe : les griffes du jaguar dont ses mains, doigts écartés et repliés, prendront la forme, porteront la trace dans la tombe, la dent de paca avec laquelle il perce une à une les canines de singe dont il fait les beaux colliers que les femmes portent occasionnellement autour du cou et toujours au fond du panier, et son tout petit pénis de coati, coaticloris, que les chasseurs achés comparent aux barbelures des pointes de leurs flèches. Pointes de pointes, pointes par excellence. Qui ne pointent aucune signification, mais la vie seule, la vie nue, ex-isto, du vivant. En la perçant. Afin par ce perçage de cueillir le suc et la moelle, la matière nourrissante du vivant. Afin par ce perçage de se nourrir réellement et exclusivement de cette matière — comme Clarice perce pour la manger, à travers ses écailles, la matière blanche du cafard, et comme on peut aussi percer, à travers la carapace aristotélico-cartésienne de l'*Ethique*, pour en nourrir l'œil, le pau mulato de l'hallucination de Bento. Car, si les femmes ne tuent pas d'animaux, la substance qu'elles récoltent dans leur panier, en ramassant les larves de la forêt et la cervelle

moelleuse du palmier pindo pour les broyer ensemble en une soupe épaisse, est pourtant bien la même que celle que les chasseurs-jaguar percent par l'arc. La même gomme organique, visqueuse et vibratile, gel de guar, en laquelle celle qui t'écrit l'écriture parvient à fixer l'instante-já, l'instant-ichê/cho, déjà-je. La matière dans laquelle elle imprime la trace de sa patte de panthère indigène, les signes de l'odù já-guar. Krembegi est un prêtre du masculin de l'avoir bien compris : qu'il était indifférent d'être chasseur ou cueilleuse pour être homme, qu'en abandonnant le masculin pour le panier, il l'accomplissait plutôt en féminité. Quelle différence avec Chachubutawachugi ! L'indien assez vigoureux pour chasser, mais qui, ayant perdu l'arc, incapable de flécher le vivant, attrape les coatis à la main, poursuit les tatous dans leurs terriers, veut aller aux femmes, heim gehen, et ne pas être femme, ne pas percer les dents des singes, ne pas récolter la moelle végétale, mais dont aucune femme ne veut. Non, jamais Galli Mathias n'arrivera à nous symétriser. Parce que Krembegi et Chachubutawachi sont absolument différents. Parce que les indiens guayakis ont déjà compris cette différence entre eux, les chasseurs-cueilleuses de matière vivante voués à transpercer la matière dure des espèces de la forêt-monde, indifférents à la différence, sociale, phallique, du masculin et du féminin, et tous ceux qui, comme Chachubutawachi, là-bas comme ici, sont incapables de durcir une pointe et d'aller seul dans la forêt flécher un singe hurleur, par manque de courage, certes, mais aussi et surtout par idiotie, pour ne pas le savoir, et qui tout de même tiennent à leur masculinité exclusive du féminin, se font photographe en chasseur un animal mort dans le panier et portent en parure sur leurs poitrines viriles, comme Chachubutawachi, liés

entre eux par une ficelle, les objets intransperçables produits par l'industrie des Blancs, offerts ou abandonnés par leurs missionnaires, une douille de balle, une dizaine de flacons de pénicilline, quelques clés de boîtes de sardine... pour l'amusement des femmes et des enfants. Cet idiot de Chachubutawachi, « Grand-cochon-sauvage-à-longue-barbe », ce marrane-sauvage clownesque guayaki, cet hybride ridicule en ce qu'il détourne le masculin de son sens d'être femme, voilà pour quoi on voudrait te faire passer, mon Bento. Toi qui ne sais rien faire d'autre qu'écrire et t'évertue tout de même par l'écriture, du cœur même de ton idiotie, en latin et more geometrico, à ressembler à Krembegi — à ressusciter Héliogabale ! Toi, qui t'efforce à une écriture pédéraste — aussi pédéraztique que possible. Jamais Galli Mathias ne réussira à nous symétriser. Parce que les Indiens ont déjà inventé Galli Mathias, Gallinaburgutawachi, le Moderne qui déambule au milieu des siens, les pieds dans la matrice anthropologique, arborant fièrement autour du cou l'Objet industriel, la plus belle trouvaille des Blancs, l'Objet sacré intégralement fabriqué, le chic Made in Paris, infiniment redevable aux très catholiques portugais esclavagistes d'avoir justement qualifié de feitiço, les faits/fées-tiches des Nègres de la Côte de Guinée, comme peuvent l'être aussi bien les Orishas du candomblé, à en croire les ethnographes, c'est-à-dire à les lire, puisque Galli Mathias ne sait que lire, et encore pas Bastide, toujours sous le choc des tropiques, et certainement pas Fatumbi Verger, qui ne se lit pas mais se voit, et se voit de ses propres yeux qui sont les yeux mêmes de Sango — celui qui voit et sait tout. Pierre Fatumbi, l'ethnologue bembete-vi. Le très catholique Chachubutawachi de Sciences-Po, lui, est même capable de faire croire aux Blancs qu'en laissant

proliférer leurs fabrications, au point d'embrouiller le naturel et l'humain, ils ne font ni plus ni moins que ce que font les Nègres d'Afrique ou de Bahia, — qu'en combattant par la philosophie leur propre industrie, en creusant par la pensée aussi largement que possible le fossé entre la nature et la culture, l'animal et le social, mektoub, ils œuvrent encore à leur hybridation, à la même industrie, finissent eux-mêmes par produire des monstres subjectifs, humanoturels — Kant, Hegel, Husserl, Heidegger, Lacan, Derrida, etc., tous sorciers africains, parés de colliers de pacotille, dents de pénicilline, dents de conserves, dents-douilles, mais, bien-sûr, sans pouvoir, sans Ashè, kraftlos. Belle symétrie ! La meilleure diplomatie blanche jamais osée : se présenter aux autres aussi inoffensifs qu'on se les représente ! Une invitation originale du Quai d'Orsay, adressée à tous les ichês, les cho-cho, et les xaxa, à faire le Chachu, à célébrer la fête du Paraclet Nouveau, de l'Esprit symétriseur du Réseau des Indes occidentales et orientales, Pentecôte anglophone, forcément, puisque Chachubutawachi, le Panier-chasseur, ne peut prendre part aux chants nocturnes des Arcs-chasseurs qui, au cœur de la forêt, inventent des langues que personne ne parle. Pourtant, Mae Senhora avait bien prévenu Gallichachu : « Attention à Verger, c'est un sorcier, il a des pouvoirs ! ». Jamais Galli Mathias n'arrivera à se symétriser qu'avec Chachubutawachi. S'il avait vu, seulement vu, les instantés de Pierre Fatumbi, il aurait vu que les travaux magiques du candomblé ne s'emploient pas à transformer la matière première pour fabriquer des Objets aussi seyants qu'une douille de fusil, mais seulement à la préparer sans jamais la transformer. Il aurait vu que les Nègres africains de l'ancienne Côte des Esclaves comme les Nègres brésiliens de la Baie de tous les Saints sont

bien noirs et crasseux, ne fabriquent ni ne boutique rien, involent sans y régresser vers cette matière primitive, poudre grise, Iyerosoun, de feuilles médicinales et liturgiques cueillis en un lieu sauvage, brousse ou forêt, connu des seuls chasseurs familiers d'Ossanyin, le dieu des feuilles, boue primordiale, intransformable, mélange de substances végétales pétries dans le sang d'animaux sacrifiés. Sans cette matière vitale, rien ne se ferait... de ce qui ne se fait pas. Même Patricia de Aquino le dit. On ne demande pas à un initié « quelle divinité fais-tu ? », mais : « você é feito de que santo ? ». Il aurait rencontré Aroni, le petit homme auquel manque une jambe, peut-être la troisième jambe de Clarice, fumant à travers une tige creuse le pétun d'une coquille d'escargot bourrée de ses feuilles favorites, et Nana, la déesse de la boue des marécages, qui lui auraient tous deux appris à ne rien faire, à ne plus alimenter ses usines à Objets d'une matière exotique arrachée à ses peuples, et à simplement se laisser faire d'elle.

JEAN-BAPTISTE-THÉODORE-MARIE-ROSALIE BOTREL

Sait-on seulement ce dont souffre Antonin Artaud ? Même son acuponcteur, Soulié de Morant, n'en sait rien. Des électrodes qu'on lui enfonce dans le cul, dans la bouche et tous les trous de con qu'on lui trouve ? De pisser tout son sang, de se liquéfier, comme une chiasse ? Une chiasse blanche ? Et laide ? Souffre-t-il de la guerre asymétrique des Blancs ? Qui tuent sans joie, par pure idée, sans d'abord épiler et peindre leurs victimes, sans boire d'abord avec elles jusqu'à l'ivresse la boisson des femmes, mais d'une balle dans la tête, vite fait, sur le bord du chemin, ou, lentement, à coups répétés, à même la viande. Sans attendre de l'ennemi qu'il réclame fermement d'être assommé, d'un coup sec sur la tête, pour avoir lui-même déjà assommé tant et tant de nos parents et de nos amis, certain d'être vengé de nous tous par tous ses parents et tous ses amis, tous également voués à la mort par son aveu, pour que seule subsiste entre eux et nous une saine et solide inimitié. Souffre-t-il de la guerre asymétrique des Blancs, qui abandonnent là les corps, en vrac, au milieu des rues ou au fond des fosses, ou bien les brûlent, bref, ne savent pas trop qu'en faire, et qui par-dessus tout réclament par là-même qu'on se réconcilie, qu'on redevienne bons amis ? Qui, par peur

de la mort, à la moindre bagatelle, tuent leurs meilleurs amis, en font leurs pires ennemis, pour que seule subsiste l'amitié et que personne ne revienne les tuer. Ce qui, comprends-le bien, mon Bento, exige de vrais carnages, de gigantesques massacres... d'inimaginables amas de viande rouge, immangeables. Souffret-il donc de l'amitié, Artaud ? Ça se pourrait bien. Et sait-on seulement à quoi tiennent les Indiens ? Puisqu'il s'agit bien de cela : de ce que lui fait perdre l'amitié des Blancs. Comprimé, écrasé au sol, d'une pesanteur extrême, insensée, et aussi vide et fluide qu'un utérus de sorcière. Aussi minéral et volatil que le Nouveau Monde selon Claude. Bref, frappé d'obusite, abasique-astasique, incapable de marcher, de tenir debout, de franchir debout la grande eau qui le sépare de la Terre sans Mal. La maladie coloniale par excellence. Le choc des barbelés. Ce que, très exactement, la guerre fait à Nijinski en lui dérobant la danse. Le trauma blanc, qui, le 19 janvier 1919, lui fait danser des choses affreuses, flottant au-dessus d'un amoncèlement de cadavres. Danse de Saint-Guy, chorée des Pays Froids. L'effondrement du style, la perte de ce qui maintient dressé le squelette et la colonne, de ce-qui-maintient-dressé-le-flux-du-dire, de l'e-ry mo'ä a des chanteurs Mbya d'Hélène, la femme de Pierre. Vois-donc ce qu'ils m'ont fait, mon Bento : ils m'ont porté à la cuve baptismale avant même que je tienne debout et ils m'ont donné un nom qui ne m'a pas dressé sur le sol de leur Eglise. Ils l'ont soigneusement écrit dans tous leurs registres pour se rappeler ce dont on ne peut oralement garder la mémoire : mon nom d'agité, mon nom maniac-dépressif, celui qu'il suffira d'hurler pour me jeter tremblotant au sol. Mais tu m'as donné un Z noir et crasseux. Une lettre retorse et sonore, polonaise. Tu m'as inventé un Dieu

tropical, tupi et oriental, Karai Ru Etê / Karai Chy Etê, pour recevoir de lui mon nom et ma voix en même temps que ma prove-nance. Et toutes les langues s'en sont mêlées. Amomoût latu as tatkwe terik'ejá aáyáns minajáso, tamo daleko tamo anusun usunu sina minajá, waiwi lapayawii āwe ayiajá nd'ndá-wasu àjyè nd'ndá-ti dide n'lè. Si Gallinacias avait pris le temps d'écouter Jeanne Flora-Bocaine-Saada, la désorceleuse mayennaise, peut-être aurait-il su, comme Eduardo, répondre à la question du Myrte, de savoir à quoi tiennent les Indiens, qui n'est pas de pierre — puisque de toutes façons rien ne tient par la pierre. Mais Galliamathias est pressé de rentrer des tropiques. De se remettre au boulot. D'oublier tout ça et de reprendre son poste à la Fabrique des Objets, des Idées, de tout ce qui peut s'accrocher au cou pour faire le Chachubutawachi — l'Universel God Fazer, le Parrain de tous les peuples depuis les mers de Chine jusqu'au Yucatan, depuis les Inuits jusqu'aux aborigènes de Tasmanie. Et puis, on va tout de même pas symétriser de l'indigène avec du paysan mayennais ! Du mineur avec du mineur ! Quand on a en réserve des modernes bien plus modernes, bien plus présen-tables : des Kant, des Hegel, des Lacan... Je veux. Les Babins, les paysans de Jeanne, de toute évidence sont beaucoup moins attrac-tifs... ils ont même une manière de faire l'indigène qui risque de tout faire capoter, d'éventer la mèche. Une manière un peu gênée, handicapée, comme peut un Moderne, mais terriblement exacte : en demandant à Jeanne de leur inventer de toutes pièces des ennemis mortels, uniquement pour retrouver leur vitalité et leur assurer la suite du monde. On comprend qu'ils y tiennent les Indiens, à leurs beuveries et à leurs guerres ! D'avoir tant d'enne-mis, tant de haine, de meurtres et de noms de meurtriers sans

avoir à consulter Madame Flora. Quelle différence avec les Babins ! Qui confondent tout de suite leur ethnographe avec une psychothérapeute, et lui racontent des heures entières par le menu tous leurs malheurs. Quand Chachugi ou Krembegi se taisent. N'ont rien à dire à Pierre. Un blanc, c'est fait comme ça. Ça construit des barrages et puis ça fabrique des passes à saumon le long des fleuves. Ça peut même mettre les poissons en cuve pour les transporter par camion jusqu'aux frayères. Tout un dispositif de réparation, coûteux et terriblement efficace, pour faire ce qui ne se fait pas — n'a pas besoin d'être fait. Pour sûr, ça va les faire fuir les autres collectifs, depuis les mers de Chine etc., des peuples sans ennemis obligés de consulter pour haïr, pour se soigner de l'amitié. Parce qu'il n'y a pas d'autre moyen d'être soi que de sortir de soi, d'autre moyen de se-tenir-debout que de marcher, d'aller au-devant de l'ennemi pour le tuer ou le capturer et prendre son nom. Pas d'autre intériorité qu'un mouvement permanent vers le dehors. Pas d'autre identité que la migration continue vers le littoral, la marche vers le bord de l'Océan, sur son bord, sous le guidage du chant, de la voix, nê'e, qui maintient dressé. La Terre sans Mal vers laquelle marchent les Guarani n'est pas un but ni même un horizon — elle est la Terre même de la marche, la Terre terrestre sur laquelle le chant tient un peuple debout. On y entre en marchant, tant qu'on marche. Même Hélène, la femme de Pierre, a du mal à comprendre ça, à voir que la désorganisation nomade, la marche mortelle, est la seule chose qui tient et à quoi tiennent ceux qui tiennent. Il est vrai que les Blancs migrent toujours sédentaires, traversent d'un bord à l'autre, assis, à la recherche de nouveaux amis, impatients de dresser leurs temples de pierre sur la nouvelle terre. Eh quoi ? Y

a-t-il une migration plus suicidaire que celle de qui pour voyager prend un avion qu'il pourrait tout aussi bien ne pas prendre, parce qu'il n'a en fin de compte rien de vraiment essentiel à faire là où il se rend, mais qu'il prend tout de même, sachant parfaitement qu'il va mourir en vol, parce que rien de vraiment essentiel ne le retient de préparer ses bagages, de passer à la banque, de prendre un taxi pour l'aéroport et de monter dans l'avion ? Si les Indiens du Brésil migrent sur la Terre en marchant — tant qu'on ne les contraint pas à se lever pour aller travailler ou passer à la banque retirer leur maigre argent —, et si les Européens migrent en Caravelles, nautiques et aériennes, en suivant invariablement le même trajet qui, partant de Lisbonne, leur fait longer les côtes africaines avant de s'élancer vers Recife, ce n'est pas, pour le dire dans la langue des philosophes, par une différence de « catégorie transcendante ». Car, si l'on veut être exact, il n'y a pas d'autre condition « transcendante » que la marche qui fait tenir-debout. Les maîtres allemands du « transcendantal » vous le diront : leur affaire est de trouver sous quelles conditions un homme peut être *Selbstständig* et *Unabhängig* — tenant-tout-seul-debout et non-suspendu-en-l'air. Marcher, chanter, tuer forment ensemble un seul et même mouvement. Exclusivement anthropophage. Une seule et même marche meurtrière et prophétique vers l'ennemi nourricier, que les peuples insurgés accomplissent parfois miraculeusement, et dont certains hymnes nationaux européens portent encore, mais honteusement, la trace : « Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! ». Que Rosalie, la « si jolie » baïonnette qui « pique, et perce et taille », qui « perce en tête et pointe à fond », que la « danseuse de polka », « si vermeille et rosée », nous « verse à boire le sang impur des Boches ! », chantent encore les Poilus

de la Grande Guerre, pour se remettre le cœur au ventre sous le feu des obus allemands. Mais, Jean-Baptiste-Théodore-Marie Botrel, le parolier de « Rosalie », le Karai des tranchées, n'en peut mais. Le perçage est définitivement perdu. Les obus pleuvent, et des générations de survivants défilent abasiques à heure régulière chez le psy, qui les désorcèlera en leur découvrant des ennemis symboliques, et leur rendra quelque chose comme une marche — en leur laissant toutefois dans les mains un léger mais incessant tremblement qui les rendra pour toujours *pane*, les empêchera à jamais de percer d'un trait l'œil d'un oiseau en vol. A moins d'échapper à l'Œdipe, comme Anani, l'Empédocle languedocien de Jean Camp : en se jetant tête première dans le moût tiède et empourpré de la cuve de vinification, dans la chair moite et gluante de la fosse mouvante où les raisins dansent une ronde infernale et grouillent des millions de vers. Mais, ils vont rarement jusque-là. Faute de Karai, de vrais chanteurs capables de les entraîner par la force des *ñeë porä*, des belles paroles indigènes, dans de longues migrations meurtrières, ils s'en remettent dans le meilleur des cas à de beaux parleurs, à des enseignants-thérapeutes, des *Wissenschaftslehrer*, des professeurs de savoir-faire-le-savoir qui leur apprennent les rudiments pratiques de la *Bestimmung des Menschen*, de la vocalisation de l'homme, et tentent par le beau discours de les mettre en humeur de se lancer sur les chemins. Certains de ces beaux-parleurs atteignent même, comme le saxon J.-G. Fichte, un certain degré de perfection. Pas au sens où Hélène comprend l'aguyje guarani — « la perfection qui, moyennant une ascèse (*sic*) fait exister l'homme comme *logos* (*sic*) en le faisant accéder à un savoir (*sic*) dont la seule puissance (*sic*) suffit désormais à l'animer (*sic*) ». Pas

au sens gréco-latin, donc. Mais bien indien. En proférant, à l'intention de ses seuls apprentis, dans l'intimité du séminaire, une parole initiatique non écrite et illisible, exclusivement orale et presque inintelligible, en faisant naître chez eux des visions fantastiques et sonores, faites de prépositions-mots et de verbes-actions qui improvisent dans l'élément exsangue, débile, du savoir philosophique blanc un drame violent, qui ne laisse aucune chance au Begriff, à la main sans griffes de Chachubutawachi qui prétend encore tuer sans percer et ne sait rien faire que ramasser à terre, pour toute prise, un animal mort — Sein, Träger aller Realität, Grund, etc. Car les blancs connaissent la formule. Après s'être assuré que quelqu'un veuille bien fermer la porte, et aussi les fenêtres, leurs thérapeutes en savoir-faire-le-savoir, une fois bien enclos, la leur livrent la formule, très exactement. La formule de l'IMPOSSIBILITE. Rentrer et sortir, en même temps. S'éloigner, un max, et revenir au plus près, très très près. Se séparer de tout, isolé au centre, et s'éclipser partout, se barrer, s'évaporer dans le cosmos. Fuir en ligne droite, sans fin, et se concentrer en un point fini. Mais les deux EN MÊME TEMPS. L'un par l'autre. La formule de la marche anthropophage, entropiphage, de la désorganisation nourricière. La formule de la production du temps, de l'impossible-já, mort et ressuscité, du séparassembler instantané où s'originent le passé et l'avenir, bref : la formule de la suite du monde. Et rien à foutre du socius... de l'organiser ou de le désorganiser... la formule de la SUITE DU MONDE, de la SUITE DE PINDORAMA, de tout le monde qu'ils sont, le monde qui sont. Mais ils ont beau connaître la formule, ils ne savent pas quoi en faire. Ils ont beau s'enfermer pour la parler, seulement la parler, et parfois même, dans de plus grandes salles, la gueuler devant un

plus large public, ils ne peuvent s'empêcher de l'écrire, et de la lire, et d'écrire encore ce qu'ils en ont lu. Et ils écrivent et lisent des conneries. D'in vraisemblables conneries. J'ai même connu une de leurs élèves, une dingue qui voulait m'appeler maman et qui comprenait la mata atlantica comme une immense preuve d'amour ! Les amis nantais et bordelais, sûrement par une forme de batavisme, s'étaient entichés de mon amoureuse chronique, toujours prompte à adopter le moindre détritrus, à recueillir et à choyer sur les étagères de son orphelinat montmartrois, à deux pas des Abbesses, des centaines de flacons vides, de jouets abandonnés, de bouts de ferraille, d'objets perdus. Sans doute reconnaissaient-ils en elle ce Chachubutawachi qu'ils avaient rencontré au cœur de la forêt tropicale et qui les avait tant rassurés sur eux-mêmes... et tant aimés. Pas... pas... papa... passionnément...

DAVI KOPENAWA

Davi Kopenawa a vu un jour le Dieu des Blancs. Teosi. Celui dont les paroles tordues ne connaissent que la menace et la peur, et ignorent tout de la Forêt. Enfin, peut-être l'a-t-il vu. On ne sait pas. Parce qu'en réalité, même avec la poudre de yākoana, personne n'a encore réussi à faire descendre son image, à la voir danser. Mais quand-même, ce qu'il a vu Davi ce jour-là, le jour où il était mort à cause des épidémies des Blancs, de la chiasse blanche, de ce chien de chiasse blanche qui vous dévore le ventre et vous broie les os, c'est quelque chose comme ce que les esprits appellent Wāiwāiri, un être à peau flasque et lumineuse qui danse sur place, agité de frémissements mous et effrayants. Jamais la poudre vous fait voir ça ! Même la vieille poudre, la poudre molle ! Pour le voir, il ne faut pas mourir de la poudre, mais de xawara, de la maladie des Blancs. Sans la rougeole, la grippe, la malaria, la tuberculose, et la pire de toutes les fumées d'épidémie xawara affamées de chair humaine que les Blancs répandent sur la Forêt, la fumée des minerais qu'ils extraient de la Terre, jamais personne n'aurait vu quelque chose d'aussi terrifiant qu'une pareille Verklärung... et Sesusi qui essaye de vous rassurer, le fourbe, après vous avoir fichu une telle peur bleue. Regardez comme ça le met en pétard, Mōmo, la poudre molle, la lavette de foutre

mort. Et comment ça foudroie un Blanc, même d'Afrique du Nord, le foutre chaud, la poudre vive. Tellement instable, qu'il la dose savamment pour qu'elle lui pète pas d'un coup à la gueule, maintenant, jà, mais toujours après-coup, qu'elle déflagre seulement très localement, sur de petites peaux de papier, accrochées aux murs d'un Musée d'Art Moderne dans une colonie batave du Nouveau Monde — mieux encore : à même les pages du Catalogue de l'expo, à lire chez soi, dans un tirage limité, entouré d'Objets, tous choyables et soustrayables à volonté, tous faits de matière arrachée à la Terre et à la Forêt. Du grand Art. Le problème des Blancs, c'est qu'ils y tiennent dur comme fer à leur débilité abasique, leur asthénie visuelle, autant que l'Indien tient à sa marche, mais autrement : sans tenir. Toujours suspendus en l'air. C'est pourquoi la formule de l'impossibilité ils la traduisent systématiquement en flottement, et le monde, leur monde, ils l'imaginent et le créent par un flottement, par le suspens d'une hésitation continue entre la forme et l'informe, le contour et la ligne infinie — ils disent aussi : « *de.tex.mi.ne* » et « *libx* » —, et ne voient pour toute vision que des êtres transfigurés, des Wārwāiri à peau molle, des schwebende Erscheinungen, des visages de drap lumineux, comme Giotto : un Christ avion cerf-volant, mais jamais un Brésilien Noir et Crasseux. Par débilité, parce qu'ils ne voient rien sans eux-mêmes flotter, et rien d'autre qu'un flottement, ils migrent sans cesse, sur la mer et dans les airs. C'est pour ça que Pierre, Jacques et Jean, les disciples terrorisés de la religion du mont Tabor, embarquent sur les caravelles transatlantiques au péril de leurs vies. Et tombent à la verticale. Pulvérisés. Se transforment en faits divers. Ils cousent ou collent entre elles des peaux volantes, couvertes de dessins de belles

paroles, pour faire des Livres dans lesquels ils les retiennent captives et les torturent. Quand ils ne savent ou ne veulent pas, comme Clarice, les improviser directement dans l'écriture — ce qui est très difficile, et que les philosophes ordinairement enfumés ont d'ordinaire le bonheur de trouver fumeux. J'ai beaucoup lu un de ces livres, au point d'user et de rompre les nœuds qui tenaient ensemble les peaux, de faire voler de nouveau ses feuilles. Il était écrit par un russe blanc, un ancien champion de natation graphomane qui se disputait amicalement avec un fin jésuite au regard clair à propos de ce qu'il fallait comprendre des belles paroles d'un certain Jean-Amédée Sapinette — un célèbre philosophe français de langue allemande dont on entendait parler à l'époque dans la moindre échoppe du Quartier Latin. Machinalement, parce qu'on se sent bête de ne pas le faire, j'avais moi-même recouvert de dessins de paroles la page « 100 » de mon livre russe traduit à peu près de l'allemand en français. Cet Articzewsko parigot y expliquait dans une langue presque inintelligible, émaillée de mots allemands incohérents, difficilement interprétables, parce que l'ethnographie est une science vraiment difficile, et surtout l'ethnographie des Blancs, comment, donc, pour un Blanc d'Europe, se-rencontrer-ensemble (*tsu'zamen'treffen*) et prendre-par-la-main (*auf'fassen*), c'est pareil. Que toute leur force (*kraft*) tient dans cette poignée de main, et que, par la magie de cette poignée, cette force est infinie, qu'elle est leur force-d'acculturation (*"ain'bilduns'kraft*) infinie, d'eux-mêmes et des autres peuples. Et surtout que le produit (*pro'dukt*) de cette force consiste précisément dans ce fameux *'svē:ben*, entre nager (*'svimen*) et tisser (*'ve:ben*) : progresser dans un élément fluide, jamais sur la Terre, passer une trame dans la foule sans avoir

préalablement tendu la chaîne entre deux bâtons de bois figés dans le sol ; d'une manière générale : sans jamais rien tendre, spiraler ou tresser — ni arc, ni panier, aussi étranger à l'un et à l'autre que Chachubutawachugi. Difficile ! Mon Philonenczewsko expliquait encore comment grâce à ce Schwabutaschweben, cette fumée migrante que produisent les Blancs en usant de leur force d'acculturation, il existe pour eux un temps, un temps qu'ils peuvent aussi s'amuser à suspendre un temps, en suspendant un temps l'usage de leur force, mais pas trop longtemps quand-même, un suspens de leur suspension en l'air, ce qu'ils appellent *er'ha:benen*, leur manière de rester debout, levé en suspens au-dessus de la Terre, dans une sorte d'érection sublime, céleste et solennelle, ce qui les étonne beaucoup et leur cause de grands frissons, très jouissifs. Mais la plupart du temps, malheureusement, de suspens en suspens, ils traversent les Océans. Et leurs fumées migrantes, épidémiques, recouvrent la Forêt. Le dos du premier Ciel, autrefois tombé, qu'ils percent et branlent à coup d'explosifs pour en extraire l'huile minérale. Et, par contre-coup, ils ébranlent aussi le nouveau Ciel, celui qui tonne au-dessus de nos têtes, précipitent sa chute, puisqu'en fin de compte ils ne savent rien faire d'autre que tomber et faire tomber à la verticale, dispersé, et n'ont pour toute suite du monde qu'une série de faits divers. Tout ce qui se répand ainsi par fumées épidémiques a force d'acculturation : ballons de football, grippe, canettes et flacons, rougeole, cartes de crédits, chaussures et pantalons, malaria, livres de philosophies et bréviaires, tout ce qui se répand en matière d'idées, réalismes, idéalismes, matérialismes, gallimatismes. Objets, maladies et idées : mêmes fumées létales. Et aussi tout ce qui passe, sournoisement, sur le côté, en fraude, dans les passes à

saumon qu'ils construisent après avoir enfumé le pays : longanimité, serviabilité, sollicitude, bonté, fidélité, A.I.M.E. project. Parce qu'ils ne s'aiment pas eux-mêmes, n'aiment pas les leurs mais veulent le bien seulement des autres et seulement à condition de les avoir d'abord anéantis, par centaines de millions — deux cent quinze millions, très exactement, à compter du 11 octobre 1492. Faute d'ennemis. Et combien d'africains noirs et crasseux ? Leurs amis, ils ne les aiment pas. Ils les fuient. Les plantent là comme Mme Bérengé, la concierge de *Mort à crédit*, la vieille bignole. Comme la fille sottée et moche de la rue de l'Acre. Et aussi la grand-mère de Louis-Ferdinand, plein de haine. Ils repartent tous très loin, très loin dans l'oubli, changer d'âme, pour mieux trahir. Mais, qu'est-ce que ça me fait à moi qu'ils m'écoutent ou qu'ils ne m'écoutent pas. Du moment que toi tu es là, mon Bento. Et à qui écrirais-je sinon ? Et comment écrirais-je en un tel désordre tout ce qui me vient à l'esprit ? Comment capterais-je ce qui arrive ainsi de derrière la pensée sans y penser ? Comment, vieille femme, serais-je pleine de milhares de passarinhos barulhando ? Si je ne t'écrivais pas à toi mes notations d'instant ? Vois-donc comment l'étranger, le Horpays, l'orpailleur épidémique ici comme partout ailleurs porte ses pieds dans les chemins sacrés par les pas des anciens, fauche l'arbre mûr, en arrache les racines et, pour finir, coupe la forêt bord à bord comme un seul arbre ! Entends-le crier sa gloire dans les combes en palauras que personne ne sait ! Et beaucoup veulent devenir Blancs, lèchent le cuou de l'étranger ! Li servon de valets, li servon de putain ! Même Gilles-Plateaux, mon Bento, le philosophe français de Millevaches, ne parle plus la langue de Marcela Delpastre, confond un arbre avec un livre,

n'aime pas l'Arbre et la Racine, leur préfère les rhizomes invasifs. Quand la bouche dentée de granits de Marcela, mille veines ouvertes, saigne sur terre et dans la mer. Saigne et sème dans les terres qui sont au loin par-delà la mer. Plante ses graines et enrachine de cœur par-delà l'Océan un arbre-parole, aubras palavras, qui fleurit comme fleurit au Nouveau Monde un arbre à chants yanomami : en mille bouches entonnant sans relâche, sans jamais se répéter, dans toutes les langues qui se peuvent inventer, de magnifiques mélodies, aussi innombrables que le sont les étoiles dans la poitrine du ciel. Et mille arbres à belles-paroles, couverts de mille lèvres chantantes. Les mille arbres à chants où toute musique se puise. Sans quoi le monde serait sans musique. De part et d'autre de l'Océan. D'avoir trop copulé, ils sont venus nombreux, bien obligés, d'outre-pays pour tuer le pays. Mais ils ont beau faire, jamais le pays ne meurt ! Pour jamais, la sève vivante y remonte, d'un bord à l'autre. Jamais n'avait donné autant de feuilles ni de fleurs si parfumées. D'avoir trop copulé, d'avoir trop mangé la vulve des femmes, il leur a bien fallu, les pauvres, là-bas et ici, s'emmurer et emmurer leurs enfants, les nourrir de la chair cuite de nos propres enfants, de nos femmes et de nos anciens, enfermée dans des boîtes de fer ou de plastique, qu'ils préparent en très grand nombre et conservent pour les manger plus tard. Et cela, afin de pouvoir aussi plus tard mettre en caisse leurs propres morts, dont la viande, ainsi nourrie de matière inoxydable, ne se décompose plus, mais que personne ne mange. Drôles d'anthropophages. Leurs pieds aussi, ils les mettent en boîtes, de peaux et de tissus. C'est une manie. Aussi les seins des femmes, en deux boîtes plus ou moins opaques attachées entre elles, plaquées sur la poitrine, serrées par derrière au moyen d'un

petit verrou. La peau, leur peau, ils s'interdisent de la recouvrir de dessins et, une fois les parties molles bien tenues, curieusement ils se couvrent entièrement de draps de peau flasque, tissés de matières transformées, végétales, animales ou minérales. C'est même une grande affaire que la fabrication de ces draps mous, qui mobilise des armées d'esclaves dans leurs colonies. Sauf les visages, exposés au poison de leurs fumées d'industrie, qui ramollissent, dégingolent naturellement sous leurs yeux pochés à force d'agitation : prospection, extraction, transport par air et par mer, transformation, transport par air et par mer, stockage, transport par air et par mer, commerce — ce qui est épuisant. Car, ils n'ont de cesse qu'ils n'aient épuisé le monde. Lorsqu'ils sont las de nous chasser pour nous dévorer le cœur, ils construisent au milieu de nulle part sur la terre du pays mort des maisons en pâte de pierre qu'ils nous offrent avec de grandes cérémonies. Mais, ils ont du mal. Il arrive que des Indiens venus d'Égypte avec Sara la Noire arrachent le sol de leurs maisons, éventrent le ciment, mettent à nu la terre vivante, affolent la vermine, ouvrent un champ au beau milieu de la salle à manger, y creusent un trou où allumer un feu et tirent entre deux doigts la corde d'un violon pour apprendre aux enfants à chanter les belles paroles et faire danser les filles. Pour ne pas perdre la marche le mieux est quand même de rester sur la route, de ne pas quitter la bonne route, de remercier les gadjé sans rien accepter d'eux. Ni maisons, ni cannettes, ni ballons, ni livres, ni idées, ni réalisme, ni idéalisme, ni empirisme, ni matérialisme, spéculatif ou historique, transcendantal ou pas... on s'en fout.

GLAUBER DAS MORTES

J'ai peur. Les gadjos normalement ignorent la peur. Ils n'ont peur que de la mort. Pour le reste, ils sont sans peur. Toujours plus forts les uns que les autres. Dans les édifices où ils stockent leurs plus précieux Objets-et-Idées, ils organisent des joutes entre eux-mêmes et eux-mêmes, inventent des combats singuliers entre des ennemis qui ne se sont jamais rencontrés, jamais touchés, des combats où jamais on ne verse le sang, mais où se presse une foule de jeunes hommes et de jeunes femmes bizarrement animés d'aucune soif de vengeance. Tout autour, dans les rues et jusqu'aux quais... plus loin encore, s'affaire sous leurs yeux aveugles un peuple nègre, grassboys, hygienboys, bottelboys, gutterboys d'Abidjan, dockers, porteurs, manœuvres, contrebandiers d'Accra sur les confins de la Côte des Esclaves. Quand ils voient enfin ce que ce peuple fait, alors là seulement ils prennent peur comme j'ai maintenant peur. Comme un enfant prostré d'avoir tué un autre enfant... par bêtise. Tristes gadjos. Jean Rouch, documentariste-émissaire du Quai d'Orsay en pays noir, pose fissa la caméra quand la pantomime glossolalique tourne au vinaigre, part se planquer dès que les noirs en transe s'en prennent au chien, se ruent bave aux lèvres sur la pauvre bête pour l'égorger et boire son sang cru. Les Blancs palabrent beaucoup au sujet des

Noirs. Mais, peu se soucient de ce qu’ils font le dimanche soir dans les faubourgs de la Ville coloniale, de ce que font Mountyeba et Moukayala lorsque le travail a cessé. Ils s’épargent ainsi de savoir avec précision ce qu’ils font, eux, aux Noirs. La secte des Haouka ! Tu t’imagines, mon Bento ? C’est comme si je disais : « la secte des Xawarari » ! Les Maîtres Fous des Fumées Epidémiques et des Objets ! Mountyeba Grand Prêtre de l’Ordre de Chachubutawachi... voilà comment il faut voir ça. Un vrai galimatias. Au lieu de faire descendre les images des xapiri ou des orishas, ils appellent sur eux les divinités des Blancs, les dieux de la Ville et de la Technique, l’esprit du conducteur de locomotive, l’esprit du gouverneur, l’esprit de la femme du capitaine... l’esprit du Colon. Non, mais tu te rends compte ? Ils me trouvent amphigourique ! Pas clair ! Pas assez tricoté. Et regarde ce bazar : une religion noire des dieux de la colonisation ! Pas étonnant, qu’ils retournent docilement au boulot le lundi matin, Mountyeba et Moukayala. Jean y voit même un modèle de prophylaxie mentale pour prolétaires blancs. Sans blague ? Après en avoir délibéré, puisque les dieux de la Civilisation délibèrent tout le temps, s’engueulent à n’en pas finir sur ce qu’on va faire et ce qu’on ne va pas faire, ils décident de cuire le chien pour en manger plus tard avec les copains restés en ville. Gilles écoute Fanny. Mais pas seulement. Il écoute tout le monde et n’importe qui. Sans trop y réfléchir. Il ne sait pas que Glauber, dans *Vento del Este*, fait un peu la pute en passant, sans être tout de même assez charlot pour se laisser embarquer dans le folklore des gigolos de l’inoubliable Mai français... juste par affection pour un cinéaste quadragénaire maigre, chauve et triste, fatigué de poésie, totalement inoffensif. Ah, l’amitié de Glauber, mon Bento ! L’anarchisme

bourgeois, moraliste et sérieux, de Jean-Luc et Dany, Gilles le prend pour argent comptant, et quand Glauber fait le poteau indicateur du cinéma politique pour une gonzesse russe blanche prégante — « par-là la direction du cinéma inconnu, de l'aventure esthétique et de la spéculation philosophique !... par ici la direction du cinéma du Tiers-Monde, un cinéma dangereux, divin, merveilleux ! » —, Gilles prend ça au sérieux et le cinéma du Tiers-Monde devient le cinéma politique moderne, celui de Glauber et aussi de Rouch et de Perrault. Un vrai sac de nœuds ! Tout ça à cause du chien, de l'original et du marsouin, l'animal anomal, la bête lumineuse, l'animal « merveilleux », comme dit Stéphane-Albert. Mais qu'est-ce qu'il y a de merveilleux à préparer des conserves de viande de chien, à piéger un cétacé blanc pour le camionner jusque dans un aquarium new-yorkais ? Sait-il, Gilles, ce que Glauber a vu en voyant *Vent d'Est*, la Bonne Nouvelle qu'il répand de retour au Brésil ? Il a vu de près le cadavre de Godard le suicidé : l'image morte de la colonisation ! LA MORT DE LA COLONISATION. Et toi, mon Bento, l'as-tu vue la mort de la colonisation ? Un philosophe français aristocrate-anarchiste, cloîtré dans son appart, prenant au mot ce qu'un cinéaste suisse anarcho-droitier dépressif fait dire sur le cinéma du Tiers-Monde à un poteau brésilien édenté qui, lui, se moque bien de la destruction de l'Occident, de sa religion, de sa morale, de sa philosophie et de son cinéma, mais veut seulement CONSTRUIRE, continuer de faire du cinéma pour construire sa Terre de Braise en sons et en images. Comme Céline, Glauber n'aime pas les destructeurs. C'est un constructeur. Sérieux ? Eh oui ! C'est ça aussi la mort de la colonisation. Cette manière qu'a Michel-Ange d'écrire et de lire, tout et n'importe quoi, sur

l'Accrétion de la Terre, l'Autre Métaphysique, l'Inexistence du Monde, la Forclusion du Nom-du-Père, la Lutte des Classes, la Constitution des Modernes, le Manque de Peuple, d'un bout à l'autre de la planète, à la télé, sur le net, dans la presse, à San-Francisco sur une planche à roulette, sur la Grande Muraille de Chine coiffé d'une chapka, dans un Centre Commercial de Rio — Gavea ? —, à une vitesse presque infinie... au lieu d'aller peindre la Chapelle Sixtine. Ou d'inventer le bazar infernal du tropicalisme. Ni Godard, ni Rouch, ni Perrault ne filment le sang, ne causent aucune terreur. Ils sont sans violence. A peine un filet sur le dos blanc du cochon de mer prisonnier à marée descendante du piège tendu par les Blancs de l'Île aux Coudres. Un filet de sang facilement enjambé. Quand Glauber Das Mortes blesse REELLEMENT à mort un cangaceiro de Carnaval, quand il fait REELLEMENT renaître un jour de Parade la violence affamée de Saint-Georges au désert, d'Oxosse-Museau-Sale, ce vieux-nègre de Lampiao, le Saint-Guerrier-Noir-et-Crasseux, et impose les images et les sons de cette violence REELLE dans les salles obscures des milieux tempérés où Gilles s'enferme des jours entiers le galurin vissé sur la tête, Grand-Louis et Stéphane-Albert, les acteurs-fictionnant de Pierre, arrière-petit-fils d'égorgeurs de cochons bretons, attendent encore, eux, l'Achab, le Génie, l'Achabutawachi qui sera capable, sans trop le blesser, de leur capturer un marsouin, de ramener sur terre un dos de Lune, de faire descendre l'image de l'Absolu, de faire voir Teosi tremblant au-dessus de leurs têtes, son ombre lumineuse flottant à la surface des eaux — légèrement effilée de sang... sur le flanc droit... loin du cœur. Ça l'émerveille, Gilles, la pêche à marsouin des Tremblay et consorts, des adeptes du Grand-Malouin,

l'illustre Inventeur de Terres Neufves, le Précurseur de la France-Antarctique. Ça l'émerveille, Gilles, dans sa salle obscure, au Champo, le galurin vissé sur la tête, pendant que Franny reste à la maison mater son docu sur les loups... un loup, des loups... Faut voir ça ! De la viande sans os. Lisse et blanche. Lumineuse. Totalement décérébrée. Pas un poil de cerveau. Et ça tient quand-même debout ! Tout seul. Magie, Magie ! C'est ça qu'il aime, Gilles, chez Cézanne : l'érection de la chair, la station debout des parties molles, la stance du fluide, la turgescence de l'utérus. Pendant que Frannytoris rêve sur le bord des meutes. C'est son style, à Gilles, sa manière de colonniser. Il tient ça des filles priapiques de Charcot. Il suffit qu'un toubib-homme-très-homme les installe, abasiques-astasiques, pile devant un appareil photographique, pour qu'à tous les coups elles lui fassent là, sur place, tout un numéro de contorsionniste, de contractures et d'oscillations, un bel arc-sans-organes, un arc-corps, une verge-corps, sans jet, pleine et lisse comme un œuf, un corps-œuf... un arc inoffensif, intensif, inotensif, sans plus rien à voir avec percer-tuer... un arc pour Chachubutawachis... fait sur mesure. C'est peut-être ça, mon Bento, que les Blancs appellent *fal. lys* : cet utérus pénien, cette station hystérique du pénis, qu'ils opposent au pénitoris, trop organique, des femmes, à l'œil qu'elles ont au bas du ventre, et qu'ils craignent tant de peur de perdre la seule chose à quoi ils tiennent : ce bon dieu de flottement entre turgescence et déturgescence.

SAINT-BENTO

Lorsque les filles des eaux cherchent à attirer par magie amoureuse leurs jeunes garçons pour les conduire dans la forêt sous la surface d'un lac obscur auprès de leur père, Tëpërësiki, afin qu'il leur enseigne les chants qui permettent en les nommant de régurgiter les êtres maléfiques, les Blancs enserrent puissamment l'enfant de leurs bras et accélèrent la course fatale de leur monture à travers nuit et vent. Quand un jeune garçon est pendant son sommeil visité par les xapiri les bras parés de caudales d'ara rouge et d'une profusion de bouquets de plumes brillants et colorés, enduits de teinture vermillon de rocou, et qu'il se réveille en cris, terrifié par la beauté de cette invitation à partager le secret des esprits, ils le bourrent de Chamonix Orange et pour qu'il ne devienne pas fou, pas plus qu'il ne l'est déjà, ils le conduisent une à deux fois par semaine à Meudon, chez Colette, une bonne amie de Philonenczewsko, une philosophe faisant métier de désensorceler les enfants mâles en leur apprenant à s'intéresser plus à la vulve qu'à ce qu'ils voient la nuit. C'est pourquoi les Blancs ne connaissent jamais les paroles qui sauvent. Sont sans défense devant leurs propres fumées épidémiques, se blessent mortellement à chaque geste qu'ils font pour s'en libérer. Sont incapables de faire descendre les esprits qui savent réparer le ciel et courent

à la catastrophe. Aide-moi, Saint-Bento, aide-moi, Vieux-Nègre, à régurgiter mes fumées ! Il faut du courage et de l'expérience pour tenir debout, même tordu. Il ne sert à rien de sortir du Lycée des langues mortes, d'être engraisé de mandarinades et d'examinines, de porter le bicorne à plumes infantile des quais de Seine. Il ne faut pas être si douillet. Je le sais bien, moi qui suis né par accident dans le berceau d'un autre — dans un panier tressé pour accueillir un tout autre que moi. Moi, qui était tellement nerveux, REELLEMENT nerveux, d'une nervosité tellement sereine, sans douleur et heureuse, qu'il leur a bien fallu, pour me maintenir asthénisé au berceau douillet, me refiler une maladie nerveuse. Symétriser et tenir debout sont maintenant une seule et même chose. Comme Galli Mathias n'en a pas la moindre idée. Je dis « maintenant » parce que cela ne se fait que *maintenant*, à condition de tenir fermement en main, religieusement en main, l'instant présent, celui-là même où nous mourrons ensemble, maintenant, toi et moi, mon Bento. Je ne tiendrai debout, maintenant, qu'à condition de joindre à l'instant nos deux asymétries, ma différence absolue d'avec toi et ta différence absolue d'avec moi, de les tenir ensemble chacune fidèlement peinte, comme seule sait le faire Clarice, sur les deux battants d'un même portail, mais, écoute-moi bien, strictement identiques l'une à l'autre — de tenir et de voir ensemble peintes identiques sur chacun des battants du portail nos deux différences absolues, différemment différentes, puisqu'aussi bien tu diffères de moi comme jamais je ne saurais différer de toi. A seul dessein que nos asymétries enfin se rencontrent. Que ton image m'apparaisse et, puisque nous sommes peints tous deux identiques sur chacune des deux portes, qu'aussi bien mon image t'apparaisse comme l'image

d'un Brésilien Noir et Crasseux dansant à l'aube au chevet d'un philosophe luso-polonais, comme l'image d'un Coq-Bem-te-vi chantant dans l'aurore sanglante sur les quais d'une baie édentée, d'une Femme Fantastique charmant des serpents au plus profond d'une Forêt-Monde, d'une Sorcière nordestine montant la nuit, recouverte d'enguent de chair, le cheval du roi du sabbat, de Fatumbi-Descartes habillé en femme dans un terreiro de Salvador... de tout ce que nient ceux qui ont l'outrecuidance de prétendre atteindre au réel sans magie... par simple agitation du bocal. Voilà, mon Bento, la prière matinale que, très exactement, je t'écris.

n-1

Le livre comme image du monde, de toute façon quelle idée fade. En vérité, il ne suffit pas de dire Vive le multiple, bien que ce cri soit difficile à pousser. Aucune habileté typographique, lexicale ou même syntaxique ne suffira à le faire entendre. Le multiple, il faut le faire, non pas en ajoutant toujours une dimension supérieure, mais au contraire le plus simplement, à force de sobriété, au niveau des dimensions dont on dispose, toujours $n-1$ (c'est seulement ainsi que l'un fait partie du multiple, en étant toujours soustrait). Soustraire l'unique de la Multiplicité à constituer; écrire à $n-1$.

GILLES DELEUZE ET FÉLIX GUATTARI